FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 930

MAI 2023

BALLON D'OR

L'Ukrainien Igor Belanov monte au front

+

RÉCIT
OM-Milan 1993, la folle mise au vert

ENQUÊTE
Binationaux, un horizon moins bleu pour la France

SUR LE TERRAIN AVEC
Pau Lopez, l'amour du risque

ENTRETIEN

BERNARDO, TA PORTE EST OUVERTE

Bernardo Silva

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25108 – 13 mai 2023 – Ne peut être vendu séparément. Christophe Berlet/L'Équipe

HAMILTON

JAZZMASTER PERFORMER

HAMILTONWATCH.COM
01 53 81 23 52

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

ACPM LE TRI FACILE TRIO DE LIRE

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Frédéric Lancelot/L'Équipe

FRANCE, TERRE D'EXIL

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

De la Pologne à l'Italie, de l'Algérie au Cameroun, les noms des plus grands joueurs français rappellent que notre football s'est nourri de l'immigration depuis un siècle. Dans le sens des départs, le "mercato" des binationaux est une affaire plus récente, que ce choix s'opère pour des raisons sportives, affectives, mercantiles ou parce qu'il est compliqué parfois de se sentir étranger dans son propre pays, ce qui ouvre des questions identitaires bien plus vastes. Notre enquête montre à quel point le phénomène s'est institutionnalisé, notamment dans certains pays du Maghreb, sans que le sujet n'inquiète la FFF. Pour l'instant, la France peut se permettre le luxe d'avoir vu grandir sur son sol certains demi-finalistes marocains du dernier Mondial tout en gardant son rang. L'excellence de notre formation, le réservoir de talents, permettent de faire face à la tentation du départ d'une certaine jeunesse. Mais comment être sûrs que les meilleurs ne partent pas les premiers, quand les joueurs concernés par la double nationalité choisissent aujourd'hui de plus en plus tôt le pays de leurs ascendants ? Si l'histoire de l'Ukrainien Igor Belanov, vainqueur du Ballon d'Or sous les couleurs de l'URSS en 1986, rappelle que la question des racines est plus complexe qu'un passeport, la France n'avait pas cette tradition de l'exil. Il faudra donc s'y habituer, avec le risque de perdre un immense talent. On ne parle pas de Lionel Messi, même si, pour lui, notre pays n'est plus une terre d'accueil. Au fond, l'Argentin, qui aurait pu aussi choisir l'Italie ou l'Espagne, s'est toujours senti aussi à l'aise à Paris qu'un Marseillais du Panier muté dans la capitale. Mais les critiques virulentes ces deux dernières semaines laissent une drôle d'impression. Aux yeux du monde, la France mérite mieux que l'image d'un pays qui a mis dehors sans ménagement l'un des meilleurs joueurs de tous les temps. S'il fallait le faire, c'était plutôt le 18 décembre dernier à Doha.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- **Chez votre marchand de journaux**
- **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

ZONE MIXTE

6 **Instantané**
McTominay, in the Air

8 **Décryptage**
Gift Orban, ce n'est plus cadeau !

10 **Cazarre**
Messi pour ce moment

À L'AFFICHE

12 **Entretien**
Bernardo Silva : "Si les gens ne parlent pas de moi, je m'en fous"

22 **Data zone**
En groupe organisé

24 **Récit**
Marseille 1993 : un hôtel, une étoile

30 **Enquête**
Binationaux, la fuite des talents

40 **Reportage**
À la recherche du mythe des Millionnaires

46 **Sur le terrain avec...**
Pau Lopez : "L'essentiel est de ne pas avoir peur"

TEMPS ADDITIONNEL

52 **Ville de foot**
Lisbonne, haut et bas, et Tage

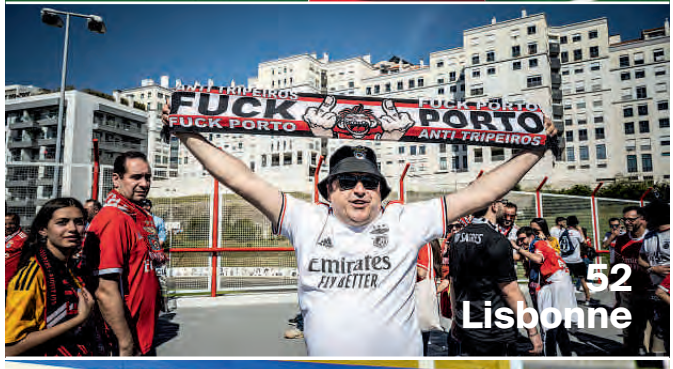
60 **Tendances**
La France à l'âge de bronze

BALLON D'OR

62 **Sur les traces de...**
Igor Belanov, son ballon de pèlerin

69 **Paroles de juré**
Zurab Potskhveria : "Kvaratskhelia, la personne la plus populaire du pays"

70 **Pas trop cliché**
Billy Wright, Home sweet Home



Christophe Berlet/L'Équipe - Vincent Mercier/l'Équipe - Laura Acquaviva - William Dupuy/L'Équipe - Patrick Boutroux/l'Équipe

Istanbul 23
FINAL
UNE FINALE LÉGENDAIRE
VOUS ATTEND À ISTANBUL
COUPE DES CLUBS CHAMPIONS EUROPÉENS
UEFA
CHAMPIONS
LEAGUE
TURKISH
AIRLINES
UEFA
CHAMPIONS
LEAGUE

IN THE AIR

Sûrement très bon aux concours d'air guitar, Scott McTominay fête son but contre Everton en Premier League (2-0, 8 avril). L'Écossais, blessé, n'a plus rejoué depuis. Mais Manchester United, qui disputera aussi la finale de la FA Cup le 3 juin contre City, a glané des points importants pour décrocher un billet en Ligue des champions.

Photo
Ash Donelon /Manchester United via Getty Images

adidas
TeamViewer

GIFT ORBAN, CE N'EST PLUS CADEAU !

Arraché par La Gantoise à Stabaek pour 3,25 millions d'euros au dernier jour du mercato hivernal, l'attaquant nigérian Gift Emmanuel Orban (20 ans), véritable phénomène, a vu sa valeur exploser. Plongée dans les coulisses d'une affaire possiblement en or. **Par Emmanuel Bojan. Photos Théo Saffroy/L'Équipe**

Le même espoir secret habite tous les orpailleurs : découvrir la pépite. Torgeir Bjarmann a déniché la sienne en novembre 2021, lors d'un tournoi de détection au Nigeria. "On avait roulé trois heures pour atteindre Uyo *(dans le sud du pays)*, où le club d'Akwa United mettait à disposition ses terrains d'entraînement, rembobine le directeur sportif de Stabaek (Norvège). Le Nigeria est tellement immense. Les grands clubs ne peuvent pas couvrir tout le pays en scouting, contrairement au Ghana, à la Côte d'Ivoire ou au Sénégal, qui disposent d'académies structurées. C'est l'avantage pour des clubs comme le nôtre." Gift Emmanuel Orban ("GEO") évolue dans l'équipe en blanc, composée de joueurs d'Afrique de l'Ouest. Il est francophone, a grandi au Togo, le pays de sa mère, et nigérian par son père, originaire de l'État de Benue. "Quelques minutes m'ont suffi pour déceler qu'il avait quelque chose de particulier, poursuit Bjarmann. Il est très difficile de se mettre en avant dans ces conditions, sans repères tactiques. Lui était à la fois instinctif et intelligent, évoluant tantôt en meneur de jeu, tantôt à la pointe de l'attaque."

Un ancien Bison chez les Buffalos

Tonique, bon des deux pieds, adroit, il gagne un billet pour un test hivernal à Bærum, en banlieue ouest d'Oslo. Il découvre les températures négatives, le staff de Stabaek hésite, son visa touristique expire. Bjarmann insiste, propose un prêt avec option d'achat. Le deuxième séjour norvégien met tout le monde d'accord. "Tout était plus facile pour lui, il connaissait la nourriture, le climat, ses partenaires. Il n'est resté que trois semaines avec la réserve. Avec l'équipe première, il a quasiment marqué à tous les matches." Il finit meilleur buteur du Championnat de D2 (16 réalisations), meilleur jeune de la saison et accélère son destin. "Un autre club belge était intéressé mais on était les premiers sur le dossier, assure Michel Louwagie, le directeur général de La Gantoise. On a fait une première offre en décembre *(2022)*, on a continué à en faire et on a finalisé le dernier jour."
Ancien du Bison FC, au Nigeria, Orban semblait destiné aux Buffalos, le surnom des Belges. Tests médicaux et paperasse s'achèvent à 22 heures, le 31 janvier dernier, deux heures avant le gong de la clôture du marché. "On était promus, on courait un trop grand risque en s'en séparant, rappelle le directeur sportif de Stabaek. Le plan, c'était de le vendre à l'été 2023. Et puis est arrivée une offre impossible à refuser. À l'époque, les Belges ont eu l'impression de le surpayer. *(Rires.)* Depuis, ils ont compris qu'ils avaient fait une affaire !"

Le chouchou de la Ghelamco Arena

Le deal se conclut à 3,25 millions d'euros. "On trouvait ça cher pour un joueur de D2, reconnaît Louwagie. Mais on était tellement convaincus de ses qualités, on n'a pas hésité." L'entraîneur Hein Vanhaezebrouck – que le joueur appelle "[s]on papa" – évoque "une piste pour l'avenir", réclame "de la patience" mais doit revoir sa copie. Orban devient vite le chouchou de la Ghelamco Arena, l'antre de La Gantoise. Doublé d'entrée à Westerlo (3-3), but du succès contre Anderlecht (1-0), quadruplé à Zulte-Waregem (6-2), mi-mars. Le quotidien *La DH* relate que son agent Atta Aneke le félicite alors par téléphone. Rien d'incroyable, répond en substance le phénomène, encore assoiffé de buts. Trois jours plus tard, à Istanbul, il

Un triplé en trois minutes en C4 qui marque l'histoire

en claque trois, en trois minutes et vingt-quatre secondes, et marque l'histoire, contre Basaksehir (4-1), en huitièmes retour de la Ligue Europa Conférence. Triplé le plus rapide des compétitions européennes, exit Mo Salah ! Au micro de la RTBF, le héros n'exulte pas : "Mon devoir d'attaquant, c'est de marquer dans toutes les positions."

Il affole le marché des transferts

Avec 16 buts en 18 matches, "GEO" se comporte déjà en PDG de La Gantoise. "J'ai regardé tous ses matches en Belgique, c'est amusant, assure Bjarmann. Il reproduit la même chose que ce qu'il faisait au Nigeria ou avec nous en Norvège. Il peut tirer de loin, scorer de la tête, se comporter en renard de surface, il est capable de marquer tous les types de buts ! » L'attaquant complet, en somme. "Il me fait un peu penser à Jonathan David *(l'avant-centre de Lille recruté à La Gantoise pour 27 millions d'euros en 2020)*. J'ai même l'impression qu'il participe encore plus dans le jeu", estime Louwagie, le directeur général de La Gantoise, convaincu de tenir un crack.

En Belgique, où il habite seul, une personne du club l'assiste au quotidien. Au Nigeria, il s'est invité dans le paysage, comme son compatriote Victor Boniface (22 ans, Royale Union Saint-Gilloise), lui aussi passé par la Norvège (Bodö/Glimt). "La télévision payante la plus populaire du pays, SuperSport, diffuse les matches de Jupiler League en direct et les plus jeunes le suivent sur les réseaux sociaux", précise Samm Audu, journaliste pour le site Score Nigeria. En attendant de rejoindre Victor Osimhen ou Terem Moffi chez les Super Eagles, Orban (20 ans) affole le marché des transferts. "Il n'est pas dans nos intentions de le vendre cet été, prévient Louwagie. Ça, son agent le sait. Il a signé quatre ans et demi."
Même en cas d'offensive dix fois supérieure à la mise de départ ? Ce serait la plus grosse cession d'un club belge, actuellement détenue par le Club Bruges (Charles De Ketelaere à l'AC Milan pour 32 millions d'euros, à l'été 2022). "C'est une histoire fantastique, conclut Torgeir Bjarmann. À l'entraînement, il était souriant mais assez bruyant car il voulait tout gagner. Il a une grosse confiance. Pour lui, c'est naturel de franchir des paliers sans période d'adaptation. Ses possibilités sont illimitées." La mine d'or aussi. Selon nos informations, le club de Stabaek a négocié un intéressement de 15 % à la revente.

Arrivé cet hiver à La Gantoise, en provenance du club norvégien de Stabaek, Gift Emmanuel Orban affiche des stats impressionnantes avec 16 buts en 18 matches pour le club belge. À seulement 20 ans, le Nigérian, qui a grandi au Togo, est un attaquant complet, capable de tirer de loin, scorer de la tête et de se comporter en renard des surfaces. Son profil séduit nombre de clubs européens, mais aussi la sélection nationale, où il rejoindrait Victor Osimhen ou Terem Moffi. Pour l'instant, il a été appelé avec les moins de 23 ans.

LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

MESSI POUR CE MOMENT

Avec mes prises de position à la limite de la bouffée délirante et mon cerveau malade, vous savez que je ne fais pas dans le consensuel, en tant que Jay-Jay Okocha de la plume, Ronaldinho de la galéjade ou, plus souvent, Francis Lalanne de la blagounette. C’est mon côté rebelle en chaussons. Encore une fois, je vais monter au créneau pour défendre l’indéfendable et je ne parle pas de “Nono” Le Graët qui, le pauvre, croupit, comme Élie, dans une geôle de l’*Hôtel de la Marine* à Paris, son bureau à la FIFA. Non, là, je veux défendre Leo Messi, après vous avoir cassé les chouquettes à grumeau pendant deux piges pour expliquer que “la Pulga” était la pire recrue du Paris-SG depuis Joaquim Agostinho et David Hellebuyck.

Calme-toi, lecteur ! Je veux plutôt pointer tous les gogos qui, aujourd’hui, lui reprochent d’en n’avoir rien à cirer du club, des supporters, de la ville et d’Anne Hidalgo (et là, ça nous fait un point commun). Oh, incroyable ! Leo Messi est venu pour l’oseille et il marche sur le terrain. Oh, incroyable ! Il part en Arabie saoudite le lendemain d’une défaite ! C’est un peu comme si on s’étonnait que Nicolas Pallois ne sache pas marquer en coup du foulard. Ou qu’on découvrait que le plateau de *TPMP* n’ait pas vraiment la solution pour réduire le déficit extérieur et la courbe du chômage. Leo Messi, ça fait des années qu’il n’en a plus rien à faire de rien, à part gagner la Coupe du monde pour enterrer définitivement Diego Maradona. Messi, c’est le mec qui a vécu le plus de remontadas en regardant ses pompes sans broncher. Même au Mondial, contre l’Arabie saoudite, les Pays-Bas et la France. Et il a dû s’en remettre à l’évadé de Saint-Anne, le prix Nobel de l’asado, comme, avant lui, l’Argentine de Goycochea en 1990. Tu m’étonnes qu’il n’ait rien dit quand il a vu Emiliano Martinez brandir une poupée à l’effigie de Kylian Mbappé… Il ne se souvenait déjà même plus qui c’était. Dès qu’il a posé sa patte gauche sur le tarmac du Bourget, ça sentait le faisan comme en forêt de Bondy. Alors, est-ce que j’ai envie de m’énerver contre Messi, comme tous les ultras du PSG ? Ben oui, mais comme ça fait exactement cinq cent quatre-vingt-sept jours que je le fais, j’ai le gosier un peu sec. Pour moi, les GOATS de Paris, ce sont Valdo, Rai, Ginola, Bernard Mendy et Neymar. Mais on s’en tape, on n’est pas des fans de NBA. Nous, on veut juste vibrer pour des truffes qui font au moins semblant de tout donner. Alors, il a marqué l’histoire du foot, super. Il a marqué l’histoire du Barça, génial. Il a marqué l’histoire de l’Argentine, youpi ! Mais désolé, ON S’EN TAPE. Manquer de respect, c’est tout ce qui nous reste de parisien, alors bordel, ne nous demandez pas de chanter l’amour avec des tee-shirts arc-en-ciel et des pendentifs Peace and Love. Allez, au revoir, et on ne lui dit pas Messi.

“Manquer de respect, c’est tout ce qui nous reste de parisien”

Étienne Garnier/L’Équipe

2 ans X plus de sport !

en mai, L'Équipe live fête son anniversaire

350 heures de direct

1 Coupe du monde	Basket 3x3
2 Championnats du monde	Judo et Tennis de Table
ATP 250 Open Parc Auvergne-Rhône-Alpes	Tennis
le Tour de Hongrie	Cyclisme

...

la plus grande offre de sport accessible à tous sur le site et l'application

L'ÉQUIPE live

BERNARDO SILVA

"SI LES GENS NE PARLENT PAS DE MOI, JE M'EN FOUS"

Adoubé par Pep Guardiola, le polyvalent milieu portugais de 28 ans, souvent dans l'ombre, est un élément indispensable à l'équilibre de Manchester City. *FF* a rencontré un joueur rare, simple, au QI foot élevé et qui a tout du coéquipier modèle.

Par
Olivier Bossard, à Manchester

Photos
Christophe Berlet/L'Équipe

Bernardo Silva
28 ans. Né le 10 août 1994, à Lisbonne (POR). 1,73 m ; 61 kg.
Milieu. International portugais (80 sélections, 10 buts).

Parcours
Benfica (2002-2014), Monaco (2014-2017), Manchester City (depuis juillet 2017).

Palmarès
Ligue des nations 2019 ; Championnat du Portugal 2014 ; Championnat de France 2017 ; Championnats d'Angleterre 2018, 2019, 2021 et 2022 ; Coupe d'Angleterre 2019 ; Coupe de la Ligue anglaise 2018, 2019, 2020 et 2021 ; Community Shield 2018 et 2019.

"Première question, très simple : quel est votre poste ?
Pffff... Je ne sais même plus. *(Il se marre.)* En vrai, mon poste naturel c'est numéro 8 ou numéro 10. Mais, sur les dernières années, j'ai joué faux 9, excentré droit. J'ai même évolué latéral gauche cette saison. Mais la position la plus naturelle pour moi, ça reste vraiment en 8 ou en 10.

D'où vous vient cette polyvalence ?
Il faut être ouvert pour apprendre, aller poser des questions aux autres joueurs pour mieux les comprendre. Moi, par exemple, je parle beaucoup de foot avec Ruben Dias, défenseur central. J'ai beaucoup de curiosité pour connaître et savoir ce qu'il fait pendant le match, et lui pareil. Si je dois jouer un jour comme défenseur central... *(Il s'arrête, sourit.)* On imagine, hein, car je n'ai pas la taille *(1,73 m)* ou la force pour faire ça. Mais je saurai quoi faire. Ça m'intéresse de savoir ce que font les joueurs à leur poste, derrière, au milieu ou devant. C'est important d'avoir de l'intérêt pour les autres et d'apprendre pour mieux comprendre l'ensemble.

"La polyvalence est sûrement une forme d'intelligence"

Quel a été le poste le plus difficile à occuper pour vous ?
Latéral gauche... *(Il souffle.)* C'est trop dur ! En plus, je ne vais vraiment pas vite. Je devais faire attention à la profondeur contre un excentré plus rapide que moi. Il fallait que j'ai une avance d'un ou deux mètres, pour ne pas me faire prendre de vitesse. En même temps, je devais aussi garder la ligne par rapport au hors-jeu... Après avoir joué trois matches à ce poste, j'éprouvais beaucoup plus de respect pour les défenseurs. *(Sourire.)* S'ils se reposent une seconde, c'est but. Quand *(Joao)* Cancelo est parti au Bayern *(cet hiver),* Pep voulait un mec qui aille à l'intérieur. Et, comme Kyle Walker n'est pas habitué à faire ça, il a essayé de m'y mettre. Quand on ressort la balle, Pep veut qu'un des quatre défenseurs aille à côté de Rodri. Et comme on n'avait personne, il m'a mis à gauche. Mais, vraiment, c'est dur.

Et ensuite à quel autre poste avez-vous été le moins à l'aise ?
Après, c'est faux 9. C'est aussi très difficile de jouer devant. Tu ne touches pas beaucoup la balle. Il faut que tu sois fort mentalement. Car tu peux la toucher deux fois, mais il faudra que tu sois décisif avec ces deux ballons. Je n'aime pas cette position. C'est trop difficile. J'aime toucher le ballon, être au cœur du jeu. Quand t'es attaquant, il faut être patient. Ensuite, c'est numéro 6. J'ai joué beaucoup de matches dans cette position avec Fernandinho ou Rodri. Ce n'est pas simple non plus, mais j'aime bien jouer à côté d'un mec un peu plus défensif.

Si on vous demande d'évoluer à tous ces postes, c'est parce que vous avez un QI foot élevé ?
La polyvalence est sûrement une forme d'intelligence. Mais, avec le temps, tu comprends mieux le jeu. Tu accumules de l'expérience et tu comprends ce que tu as besoin de faire dans les différentes positions. À Monaco, j'ai joué au milieu et à droite. Quand je suis arrivé à Manchester, Pep m'a d'abord mis au milieu, puis à droite et ensuite comme faux 9. Au début, c'est forcément difficile, mais, à force de jouer dix, vingt, trente matches à ces postes, tu progresses. Maintenant, je comprends beaucoup mieux les différentes positions.

Bagu Blanco/Pressinphoto Sports Agency/Alamy Stock Photo

"À 10 ans, je n'écoutais pas mes coaches. Maintenant, je sens que mon pied droit me manque. Je ne sais rien faire avec"

Y a-t-il un poste où vous ne pourriez jamais jouer ?
À part la défense, le poste que je déteste le plus, c'est excentré à gauche. À droite, j'ai mon dribble pour rentrer vers l'intérieur. Excentré à gauche, je n'aime pas du tout. Je n'ai pas de pied droit. Si je pouvais, je reviendrais en arrière, quand j'avais 10 ans. À l'époque, je jouais toujours avec le pied gauche. Mes coaches me disaient : « Essaye un peu avec le pied droit. » Mais je ne les écoutais pas. Maintenant, je sens que mon pied droit me manque. Je ne sais rien faire avec.

Il vous sert à quoi alors ?
Seulement à courir. *(Sourire.)*

En quoi cela vous aide-t-il de maîtriser autant de postes ?
Si tu joues au milieu et que ton latéral n'est pas à sa place, tu vas pouvoir aller occuper son poste pour compenser. Tu sauras quoi faire. Si je dois jouer dix secondes attaquant, pareil. Quand je joue à droite, je sais comment je veux que mon latéral, mon milieu ou mon attaquant exécutent leurs mouvements. Et, comme j'ai évolué dans beaucoup de positions, je sais ce que mes coéquipiers veulent de moi. Je peux l'appliquer. Et moi, je sais plus ou moins ce qu'ils veulent faire, ce qu'ils pensent. C'est forcément un avantage.

Êtes-vous capable d'adapter votre jeu à n'importe quel adversaire et à n'importe quelle situation ?
C'est une question difficile, celle-là… En Ligue des champions, parfois c'est le chaos. Tu joues plus avec le cœur qu'avec la tactique. Dans ce type de match, c'est souvent ton calme et les décisions que tu prends dans les bons moments qui te font gagner. En Championnat, on va parler de tactique. Quand tu joues quarante matches, c'est la meilleure équipe qui gagne. Mais, en Ligue des champions, ce n'est pas comme ça. En Coupe du monde non plus. Ça se joue plus dans l'émotion. Les mecs qui contrôlent leurs émotions, les moments, les décisions, même s'ils n'ont pas la meilleure équipe, ils vont gagner. Et ça, c'est aussi une qualité dont on ne parle pas beaucoup.

Est-ce qu'il existe quelque chose que vous n'aimez pas faire sur un terrain ?
La chose que j'aime le moins faire, c'est la chose que je fais le plus. Les matches les plus ennuyeux, ce sont les matches contre des équipes qui se mettent à dix derrière, tous dans la surface à défendre. Et contre nous, c'est souvent comme ça. Les matches qu'on aime jouer, ce sont ceux contre Arsenal, Liverpool, *(Manchester)* United, la Ligue des champions. Ce sont des matches ouverts. À part ça, j'aime bien défendre, attaquer, courir, j'aime bien la lutte. J'aime trop le football. •••

Gagner la Coupe du monde avec le Portugal fait partie des rêves de Bernardo Silva (ici lors du Mondial au Qatar en novembre dernier, face à l'Uruguay, 2-0).

Bernardo Silva se sent très complémentaire sur le terrain avec Kevin De Bruyne : "Chaque fois qu'il touche la balle, il est décisif, il nous offre une action avec des occasions."

••• Dans quel domaine aimeriez-vous encore progresser ?
Mon pied droit, comme je l'ai dit. Et puis, j'aimerais être un peu plus rapide. Ça me manque beaucoup dans mon jeu, surtout quand je joue sur un côté. Quand tu joues au milieu, ce n'est pas aussi important, mais, quand t'es excentré, pour attaquer dans la profondeur, tu en as besoin. J'aimerais bien avoir l'explosivité d'Erling Haaland. Vous avez vu l'animal ? *(Rire.)* Il est incroyable *(le 8 mai, l'attaquant norvégien comptait 51 buts en 46 matches avec City cette saison).*

Est-ce que Guardiola vous a changé ?
Oui, c'est clair. Mais *(Leonardo)* Jardim aussi m'avait changé. Mon entraîneur au Portugal aussi m'avait changé. Quand tu tentes différentes expériences, différents clubs, tu changes et tu apprends forcément de nouvelles choses. Avec Pep, c'est vrai que c'est encore différent. Ça fait six ans que je suis là. C'est l'entraîneur avec lequel j'ai le plus travaillé dans ma carrière et c'est un coach vraiment spécial dans sa façon de voir le football et sa façon de toujours changer plein de choses. Il réfléchit tout le temps. Quand on gagne trois titres sur une saison, tu penses que la saison d'après, tu vas jouer pareil, comme avant ; mais non, il change encore des choses pour que les autres équipes ne sachent jamais comment on va développer notre jeu. Pour que personne ne s'habitue à notre façon de jouer. Et, comme il change tout le temps, chaque année, tu apprends. Il a vraiment modifié ma façon de voir le jeu.

"J'aimerais avoir l'explosivité d'Erling Haaland. Vous avez vu l'animal ? Il est incroyable"

C'est difficile d'intégrer le logiciel Guardiola, même pour vous ?
Au début, oui, mais après une ou deux saisons, tu comprends ce qu'il veut. Les bases sont là. Tous les joueurs qui sont avec lui plus d'une saison, ils savent. C'est un vrai passionné. Parfois, il arrive à l'entraînement, il est tranquille, il nous laisse nous entraîner. Une autre fois, il débarque et il nous tue : « T'es fatigué ? Je m'en fous, il faut courir et travailler. » *(Rire.)* Il nous demande beaucoup, beaucoup. Lors des matches, mais également lors des entraînements. Tout le monde doit être concentré et, s'il sent que tu n'es pas à 100 %, tu ne vas pas jouer.

Lexy Ilsley/Manchester City FC via Getty Images

"Dans le vestiaire, je suis plus un clown. J'essaye d'être un ambianceur"

Quelle est la chose la plus dure à intégrer ?
Il va beaucoup dans les détails. Du coup, tu changes ta façon de faire dans ton jeu. Moi, à Monaco, j'étais plus un dribbleur que je ne le suis. Riyad *(Mahrez),* à Leicester, était beaucoup plus un dribbleur. On joue tous beaucoup plus simple. Évidemment qu'il faut savoir dribbler, frapper, mais la façon de jouer, de manière simple, pour Pep, c'est le plus important. Si tu veux avoir du temps de jeu avec lui, tu dois savoir le faire. Une touche, deux touches. Et tu joues pour l'équipe, sinon tu ne joues pas.

Avez-vous parfois l'impression de jouer plus avec votre cerveau qu'avec vos pieds ?
Il faut beaucoup travailler, parce que Pep demande beaucoup tous les jours. On travaille vraiment dur, tous. Tu n'as pas un mec qui ne court pas dans notre équipe. Il dit toujours : « Défensivement, il faut courir ; offensivement, il faut être patient. » Tout le monde presse et court pour essayer de récupérer la balle. Quand t'as la balle, tu dois respecter ta position. Tu ne dois pas bouger comme un fou. Tu respectes ta position et tu fais confiance à tes coéquipiers, qui vont tout faire pour que le ballon t'arrive. Comme ça, tout le monde sait que cette position va être occupée. Je sais toujours où sont mes coéquipiers. Parce que tout le monde respecte ses positions. Et ça, avec Pep, c'est très important.

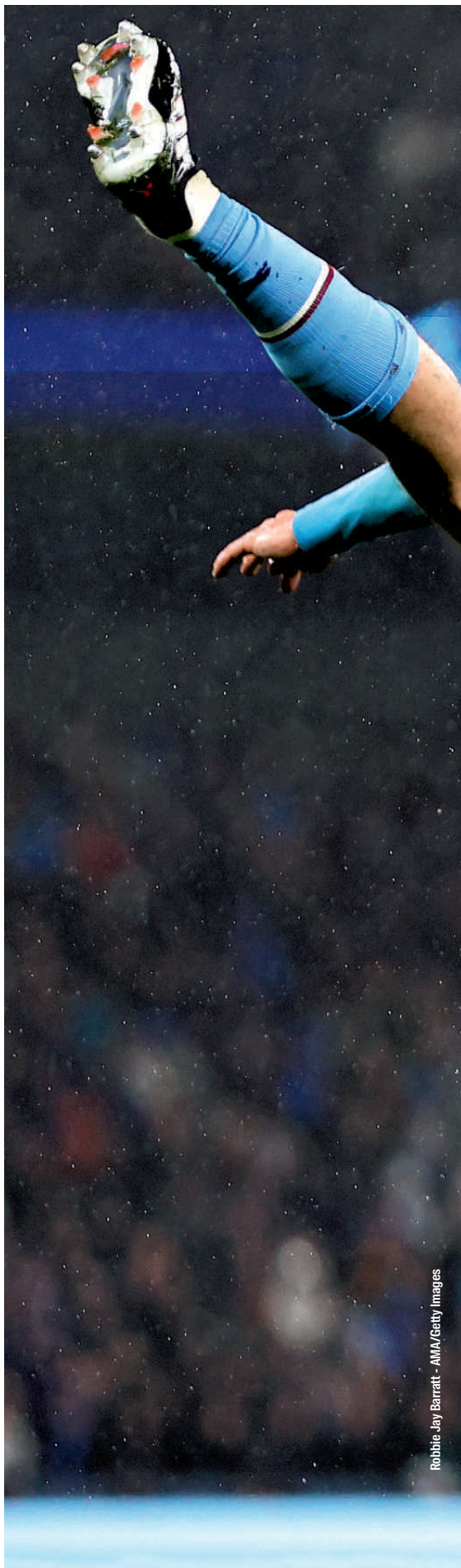
Il dit que vous êtes indispensable dans le vestiaire. Vous y faites quoi ?
On rigole, on essaye de mettre une bonne ambiance. Quand les joueurs sont bien connectés, t'es beaucoup plus armé pour gagner des titres. J'ai déjà partagé des vestiaires où les gens n'étaient pas proches, où ça ne s'aimait pas. Quand c'est comme ça, tu peux gagner, mais c'est très difficile. J'essaye d'être un ambianceur. Je parle espagnol, français, anglais et portugais. Ça aide à communiquer avec tout le monde. Après, j'aime bien rigoler. Riyad est aussi comme ça. Je l'adore, on est souvent ensemble. On essaye de créer une atmosphère de groupe, de jouer dans le vestiaire avec la balle. Si l'ambiance prend, ça te met dans de bonnes conditions pour être mieux sur le terrain. Jack *(Grealish)* aussi, c'est un rigolo. Kyle Walker, (*John)* Stones, Riyad, moi. On a vraiment un très bon vestiaire.

Vous pourriez prendre le capitanat ?
Je rigole beaucoup. Les gars ne me voient pas comme un capitaine. *(Sourire.)* Être compétitif, travailler, donner l'exemple sur le terrain, essayer d'aider les gens, je pense que je le fais bien. Après, dans le vestiaire, je suis plus un clown. Mais je suis là pour aider les mecs le plus possible. On a déjà cinq capitaines à City et ils sont tous magnifiques. *(Ilkay)* Gündogan, Kyle Walker, Ruben Dias, « Kev' » *(De Bruyne)* et Rodri. On est très bien avec eux.

Pep Guardiola a aussi dit que vous étiez un joueur « spécial » et l'un des « plus forts » qu'il ait entraînés. Ça secoue ?
Ça fait très plaisir. Pep, il est dans le top 3 des meilleurs entraîneurs de l'histoire. Il a dirigé des grands joueurs, dans des grandes équipes. Messi, Iniesta, Busquets, Xavi, Lahm, Robben, Lewandowski, Ribéry, Kimmich, David Silva, Agüero, Kompany, De Bruyne… Ça fait très plaisir. Et, quand il dit ça, c'est qu'il le pense. Ça me fait encore plus plaisir. Moi aussi, je l'aime beaucoup. On a une super relation.

Alors, pourquoi parle-t-on aussi peu de vous alors que vous étiez dans les 30 nommés du dernier Ballon d'Or ? N'avez-vous pas l'impression d'être un joueur sous-coté ? •••

Au milieu, sur les côtés, faux 9 et même latéral gauche, Bernardo Silva a joué partout, signe de sa grande capacité d'adaptation.



••• Dans le football actuel, les gens parlent plus de ceux qui marquent et qui font des passes. C'est normal. Moi, j'ai mon rôle, mon boulot dans l'équipe. Je joue au milieu avec Rodri et « Kev' » De Bruyne. Je sais que Kevin, c'est un joueur qui prend beaucoup de risques et qui fait beaucoup de passes pour terminer les actions. Moi, je ne vais pas essayer de lui voler ça, sinon, l'équipe va perdre son équilibre. Ce que je fais quand je joue avec Kevin, c'est que je reste un peu plus proche de Rodri, celui qui récupère les ballons, et j'essaye d'établir cette connexion entre « Kev' » et Rodri, entre la défense et « Kev' », entre le milieu de terrain et l'attaque. Si j'essaye de faire la même chose que Kevin, ça ne va pas marcher. Il fait ça mieux que moi. Et moi, je tiens mieux mon rôle que lui. Quand je joue à droite, je sais que je ne suis pas un joueur pour attaquer la profondeur, alors j'essaye de revenir à l'intérieur. Je ne vais pas essayer d'attaquer le couloir et de centrer. Peu importe ma position, j'essaye d'aider l'équipe. Le plus important, c'est d'arriver à la fin de la saison et de célébrer avec les mecs. De gagner le Championnat, la Ligue des champions *(notre bouclage avait lieu avant la demie aller contre le Real Madrid)* et la Cup avec les gars *(la finale se disputera le 3 juin contre Manchester United).*

Le regard des autres n'a donc aucune importance pour vous ?
Si les gens parlent beaucoup ou pas du tout de moi, franchement, je m'en fous. Je veux gagner des titres et arriver à la fin de ma carrière en me disant : « J'ai gagné quarante titres, j'ai célébré, j'ai bien profité du foot, j'ai pris beaucoup de plaisir et j'ai adoré ce que j'ai fait. »

Même si vous êtes un joueur à part ?
Tous les joueurs sont particuliers, chacun possède des qualités différentes. Erling, il est particulier. Il n'a pas besoin de toucher beaucoup la balle. Il la touche trois fois, il te marque deux buts. Moi, j'ai besoin de beaucoup toucher la balle. Kevin, chaque fois, il est décisif, il essaye quelque chose, il nous donne de la profondeur, il nous offre une action avec des occasions. Rodri, c'est un joueur qui garde très bien le ballon avec son corps. Tous ensemble, avec des qualités différentes, on forme une très bonne équipe.

Loin des terrains, on n'entend jamais parler de vous non plus…
Parce que je fais bien les choses. *(Il éclate de rire.)* Non, sérieusement, je suis quelqu'un de tranquille. Encore plus maintenant, parce que je vais avoir ma petite fille et que je vais me marier. Et puis, je commence à être vieux *(28 ans).* Je ne sors plus. Je suis tranquille devant Netflix avec ma future femme. J'adore passer du temps avec ma famille et mes amis. Vraiment.

Consommez-vous beaucoup de foot ?
Oui. Je regarde presque tous les matches de Benfica, mon ancien club. Cette année, je regarde beaucoup Arsenal, car ils sont proches de nous. Je suis aussi beaucoup Monaco bien sûr, le PSG, le Real, le Barça, le Bayern. J'aime bien observer les équipes contre lesquelles je peux jouer. Je veux savoir comment elles évoluent. Ça peut m'aider. Et la télé te permet d'avoir une perspective différente pour comprendre les mouvements. La caméra est plus haute, c'est intéressant. •••

Making of

Lieu
Chez lui, à Manchester.

Durée de l'entretien
Quarante minutes, quinze minutes de photos et cinq de vidéo.

Boisson consommée
Eau gazeuse offerte par ses soins.

Langue parlée
Français. Et cette question à la fin.

"Dis-moi, il est encore bien, mon français ?" Il est parfait.

Niveau de connivence
1/10. Première rencontre. Mais sa simplicité et sa gentillesse vous donnent l'impression très rapidement d'être proche de lui.

La note qu'il se donne sur 10
"7,5 pour mon français et 8,5 pour l'interview."

La note que *FF* lui donne
9/10. Intéressant, sympa, simple. A proposé de nous réserver un restau. Et jamais, ou presque, un footeux ne vous accueille chez lui. L'initiative dit tout du bonhomme.

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Iniesta, Zidane et un joueur actuel. *(Il réfléchit.)* On va dire Kylian *(Mbappé).* Un ami."

20

Bernardo Silva a reçu notre reporter chez lui... et en chaussettes.

••• **Petit, à quoi rêvait Bernardo Silva ?**
Ma mère devenait folle. Je mangeais avec une petite balle, je dormais avec, je passais toute la journée avec. Je rêvais d'être un joueur de Benfica. Mon rêve n'était pas de gagner la Ligue des champions, mais de jouer pour Benfica. J'ai joué là-bas de 7 à 19 ans, mais je n'ai participé qu'à trois petits matches *(en 2013-2014).* L'entraîneur *(Jorge Jesus)* voulait me mettre en réserve. À côté de ça, Monaco me voulait. Le club allait jouer la Ligue des champions, j'avais l'opportunité de rejoindre une équipe avec Ricardo Carvalho, *(Joao)* Moutinho, un entraîneur portugais *(Jardim),* un directeur sportif portugais *(Luis Campos),* des joueurs comme *(Jérémy)* Toulalan, *(Yannick)* Ferreira Carrasco, *(Anthony)* Martial, *(Geoffrey)* Kondogbia, Fabinho. Je savais que ce serait une belle opportunité. Mais quitter Benfica a été la chose la plus difficile de ma carrière.

Vous gardez quel souvenir de la L1 ?
Magnifique. Le titre avec Monaco en 2017 est l'un des souvenirs les plus forts de ma carrière. C'était fou. Au début, on n'y croyait pas. En janvier, on était deuxièmes derrière le PSG. Nice était là aussi. On se disait : « Putain, c'est super, on va lutter pour la Ligue des champions. » Ensuite, on est passés premiers et on se disait : « On peut le faire ? Non, quand même pas. Le PSG, c'est costaud. » Après, c'était : « Mais putain, on est toujours premiers. On va vraiment le faire ! » Et on a gagné. C'était magnifique. J'ai beaucoup de bons souvenirs de mon passage en Ligue 1.

C'est pourtant un Championnat très critiqué...
(Il coupe.) Non, non. Les gens qui ne comprennent pas le foot et ne savent rien ont cette habitude de dire que le Championnat allemand, sauf le Bayern, est nul. Que la Ligue 1, sauf le PSG, est nulle. Ce n'est pas vrai. La L1 est un Championnat compétitif. Bien sûr que le PSG, avec l'argent et les joueurs qu'il a, va gagner beaucoup plus que les autres. Mais tu regardes Lyon, Monaco, Lille, Nice, Marseille, ce sont de bonnes équipes, avec plein de jeunes très bons. Je trouve d'ailleurs que c'était plus difficile de jouer en France qu'en Angleterre. C'est plus physique. Peut-être aussi parce qu'on a toujours la possession avec City. On garde la balle, on domine. Mais à Monaco, on n'avait pas ça. T'avais plus de matches serrés, plus physiques. C'était même difficile pour moi au début. Il a fallu m'habituer.

Il paraît d'ailleurs que vous évitiez toujours les contacts quand vous étiez jeune. C'est vrai ?
Oui et c'était un vrai problème pour moi. À 12-13 ans, la différence avec mes coéquipiers était beaucoup trop grande. J'ai atteint mon physique à 18 ans. Je n'ai toujours pas un grand gabarit mais, à l'époque, j'étais très, très petit. J'ai beaucoup gagné physiquement grâce à la Ligue 1, un Championnat qui demande beaucoup et m'a beaucoup appris. Dans les duels, savoir mettre le pied, être agressif.

Comment fait-on pour jouer en Angleterre quand on n'aime pas les duels ?
Comme j'étais vraiment très petit, il a fallu que je développe autre chose. J'ai essayé de penser plus vite, pour mieux échapper aux contacts. Mais la L1 m'a bien préparé.

"Comme j'étais vraiment très petit, j'ai essayé de penser plus vite"

“C’était plus difficile de jouer en France qu’en Angleterre. C’est plus physique”

Le plus dur pour moi en Angleterre, c’était la façon dont City jouait. C’était très différent de Monaco. À l’ASM, on jouait beaucoup plus en transition avec *(Kylian)* Mbappé, *(Thomas)* Lemar, moi. Ici, on contrôle le match. C’est à ça que j’ai dû m’habituer.

Y a-t-il des joueurs que vous n’aimez pas affronter ?
Le latéral que je trouve très fort quand je joue à droite, c’est Luke Shaw *(Manchester United).* Il va vite, il utilise bien ses bras, il est très intelligent. N’Golo Kanté *(Chelsea)* aussi. Un joueur magnifique. Il est physique, fort dans les duels, les transitions, les récupérations. Je pense aussi à *(Giorgio)* Chiellini *(Los Angeles FC).* En Ligue des champions, j’ai perdu deux fois avec Monaco contre lui *(face à la Juventus, 0-2, 1-2).* Il était vraiment dur, un vrai défenseur.

Vous rêvez à quoi aujourd’hui ?
De gagner la Coupe du monde avec le Portugal. Je vais peut-être encore en jouer une *(2026),* voire deux *(2030).* Mais j’aurai 36 ans. Après, il y a aussi la Ligue des champions. Je veux la gagner.

Il vous reste deux ans de contrat à City. Que ferez-vous la saison prochaine ?
Franchement, aujourd’hui, je ne pense qu’à City. On a un Championnat, une Coupe d’Angleterre et une Ligue des champions à aller chercher.

Et si on se projette dans dix ans ?
J’aurai 38 ans. J’aurai pris ma retraite à 37 ans. Le foot me manquera beaucoup. Peut-être que je penserai déjà à y revenir comme entraîneur. Mais j’aurai gagné la Ligue des champions. J’aurai aussi joué à Benfica. Ça, c’est sûr et certain. Je pense trop au fait de ne pas m’être imposé dans mon club. Et je pourrai me poser et dire : « J’ai bien profité et j’ai tout fait pour mes équipes, mes coéquipiers, mes fans. ».

Et vous aurez encore expérimenté d’autres postes ?
Ah, ah. Ça, ce n’est pas moi qui décide.” ⬢
O. B.

TIGER BALM®

“Avec TIGER BALM,® rien ne m’arrête”

Wendie Renard
Footballeuse internationale

Dispositif médical*

PATCH
Soulage les douleurs musculaires

*Dispositif médical de Classe 1. Ce dispositif médical est un produit de santé réglementé qui porte, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Reportez-vous à la notice complète pour plus d’informations.
Demandez conseil à votre médecin ou votre pharmacien.
Fabriqué par Haw Par Healthcare Ltd. 423

www.tigerbalm.com/fr - www.cosmediet.fr

EN GROUPE ORGANISÉ

Dans le sillage des géants City Football Group ou Red Bull, des investisseurs du monde entier se sont attaqués au marché du football pour former un collectif de clubs. Entre les équipes fanion et leurs satellites se développent de multiples transactions et stratégies.

Par Oscar Bertrand.
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

SALZBOURG, ROI DE LA MARCHANDISE

Les clubs ayant prêté et vendu le plus de joueurs au sein d'un même groupe.

- **66** mouvements, 44 prêts/22 ventes — **RB Salzbourg** (AUT, Red Bull)
- **39** 18/21 — **Udinese** (ITA, Pozzo)
- **37** 32*/5 — **Manchester City** (ANG, City Football Group)
- **20** 20/0 — **Monaco** (FRA, Rybolovlev)
- **14** 13/1 — **Clermont** (FRA, Core Sports Capital)

** Dont 5 à Troyes.*

14

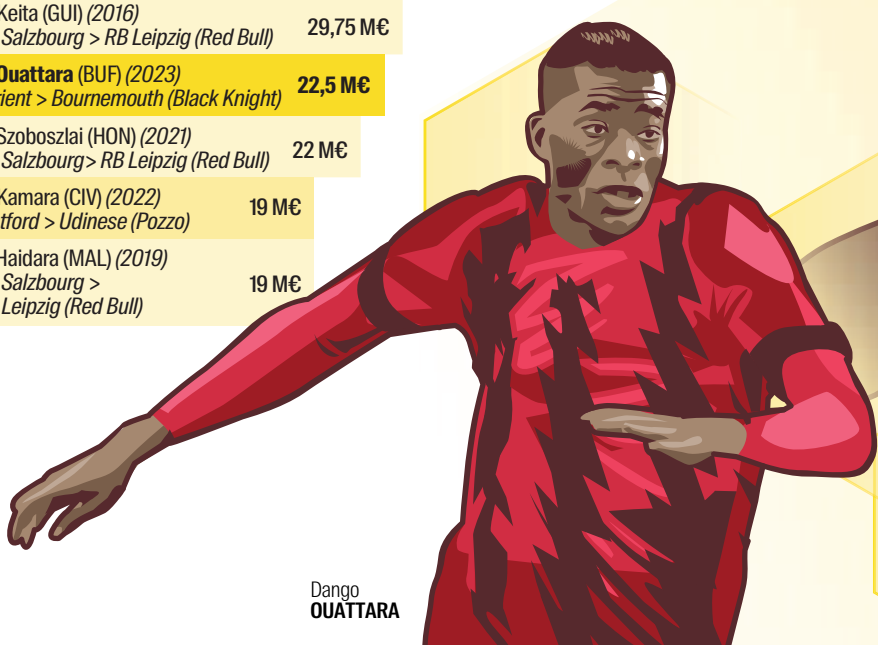
Comme le nombre de clubs français faisant partie d'un groupe d'investissements **étranger** regroupant plusieurs clubs.

L1	**Paris-SG** (QSI, QAT)
L1	**Monaco** (Rybolovlev, RUS)
L1	**Nice** (Ineos, ANG)
L1	**Lens** (J4A Holdings II, LUX)
L1	**Lyon** (Eagle Football Holding, USA)
L1	**Lorient** (Black Knight Football and Entertainment, USA)
L1	**Clermont** (Core Sports Capital, SUI)
L1	**Toulouse** (RedBird Capital Partners, USA)
L1	**Troyes** (City Football Group, EAU, Chine, USA)
L2	**Bordeaux** (Lopez, LUX/ESP)
L2	**Sochaux** (Nenking, CHI)
N	**Red Star** (777 Partners, USA)
N	**Nancy** (New City Capital, USA)
N	**Châteauroux** (United World Group, SUI)

Ouattara, l'arrivée fracassante

Les plus gros transferts de joueurs au sein d'un même groupe.

1	N. Keita (GUI) *(2016)* *RB Salzbourg > RB Leipzig (Red Bull)*	29,75 M€
2	**D. Ouattara** (BUF) *(2023)* *Lorient > Bournemouth (Black Knight)*	**22,5 M€**
3	D. Szoboszlai (HON) *(2021)* *RB Salzbourg> RB Leipzig (Red Bull)*	22 M€
4	H. Kamara (CIV) *(2022)* *Watford > Udinese (Pozzo)*	19 M€
-	A. Haidara (MAL) *(2019)* *RB Salzbourg > RB Leipzig (Red Bull)*	19 M€



Dango **OUATTARA**

Ineos
Angleterre *
(8 prêts et 4 ventes en interne, 1 trophée depuis 2019)

1 **NICE** (FRA) > depuis 2019, **100 % des parts**, 0 trophée.
2 Lausanne Sport (SUI, D2) > depuis 2019, **100 %**, 1.

** Jim Ratcliffe, le patron d'Ineos, est candidat au rachat de Manchester United.*

LES FRÉNÉTIQUES DU RACHAT

(Groupes détenant des droits de cinq clubs ou plus)

City Football Group

(Émirats arabes unis 78 %, Chine 12 %, États-Unis 10 %)
53 prêts et 13 ventes en interne, **29** trophées depuis 2008

1 Manchester City (ANG) > depuis 2008, **100 % des parts,** 17 trophées.
2 Gérone (ESP) > depuis 2017, **47 %**, 0.
3 New York City (MLS) > depuis 2013, **80 %**, 3.
4 **TROYES** (FRA) > depuis 2020, **100 %**, 1.
5 Palerme FC (ITA, D2) > depuis 2022, **80 %**, 0.
6 Melbourne City (AUS) > depuis 2014, **100 %**, 2.
7 Lommel (BEL, D2) > depuis 2020, **99 %**, 0.
8 Montevideo City Torque (URU) > depuis 2017, **100 %**, 2.
9 Yokohama F. Marinos (JAP) > depuis 2014, **20 %**, 3.
10 Mumbai City (IND) > depuis 2019, **65 %**, 1.
11 Sichuan Jiuniu (CHI, D2) > depuis 2019, **29,7 %**, 0.
12 Esporte Clube Bahia (BRE) > courant 2023, **90 %**, 0.

777 Partners

États-Unis
(2 prêts et 0 vente en interne, 0 trophée depuis 2021)

1 Genoa (ITA, promu en D1) > depuis 2021, **99,9 % des parts,** 0 trophée.
2 Hertha Berlin (ALL) > depuis 2022, **64,7 %**, 0.
3 Séville FC (ESP) > depuis 2022, **12 %**, 0.
4 Standard de Liège (BEL) > depuis 2022, **99,7 %**, 0.
5 Vasco de Gama (BRE) > depuis 2022, **70 %**, 0.
6 **RED STAR** (FRA, N) > depuis 2022, **100 %**, 0.
7 Melbourne Victory (AUS) > depuis 2022, **70 %**, 0.

New City Capital

États-Unis 80 %, Chine 20 %
(12 prêts et 4 ventes en interne, 0 trophée depuis 2018)

1 Ostende (BEL, relégué en D2) > depuis 2018, **100 % des parts,** 0 trophée.
2 Kaiserslautern (ALL, D2) > depuis 2022, **50 %**, 0.
3 Barnsley (ANG, D3) > depuis 2022, **31,25 %**, 0.
4 **NANCY** (FRA, N) > depuis 2020, **50 %**, 0.
5 Thoune (SUI, D2) > depuis 2019, **100 %**, 0.
6 Den Bosch (HOL, D2) > depuis 2021, **100 %**, 0.
7 Esbjerg (DAN, D3) > depuis 2021, **100 %**, 0.

Red Bull

Autriche
(54 prêts et 60 ventes en interne, 28 trophées depuis 2004)

1 RB Leipzig (ALL) > depuis 2009, **100 % des parts,** 1 trophée.
2 RB Salzbourg (AUT) > depuis 2004, **100 %**, 22.
3 New York Red Bulls (MLS) > depuis 2006, **100 %**, 4.
4 Liefering (AUT) > depuis 2012, **100 %**, 1.
5 Red Bull Bragantino (BRE) > depuis 2019, **100 %**, 0.

United World Group

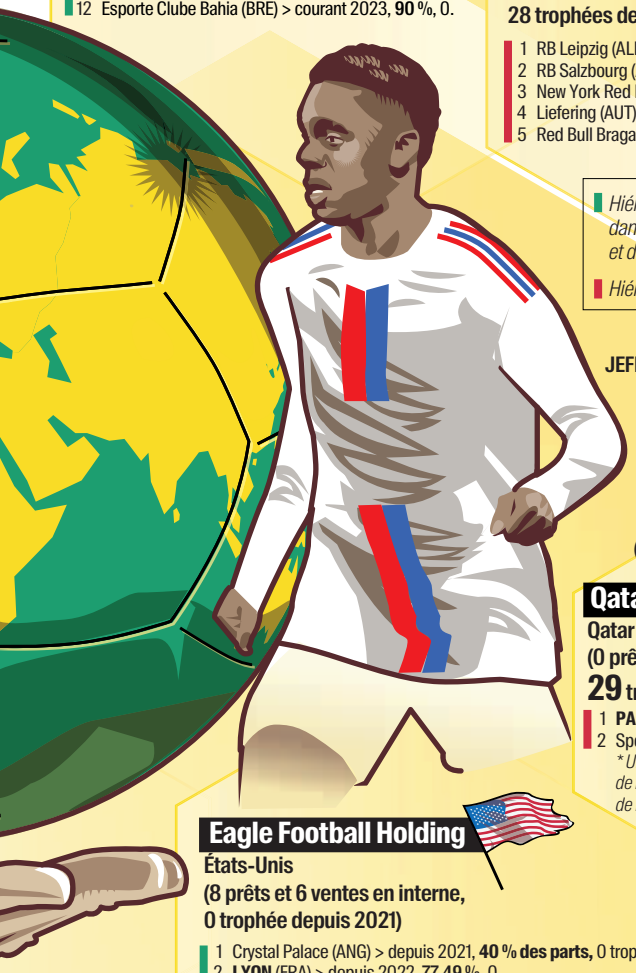
Suisse *
(4 prêts et 0 vente en interne, 2 trophées depuis 2013)

1 Sheffield United (ANG, promu en D1) > depuis 2013, **50 % des parts,** 1 trophée.
2 Beerschot (BEL, D2) > depuis 2018, **75 %**, 1.
3 **CHÂTEAUROUX** (FRA, N) > depuis 2020, **100 %**, 0.
4 Al Hilal United (EAU, D3) > depuis 2020, **100 %**, 0.
5 Kerala United (IND, D4) > depuis 2020, **100 %**, 0.

** Le propriétaire est saoudien mais la compagnie est suisse.*

Hiérarchie non officielle mais dans l'ordre logique sportivement et dans l'investissement.

Hiérarchie officielle.



JEFFINHO

LA MULTIPROPRIÉTÉ, PRATIQUE COURANTE EN L1

(Pour Troyes, voir ci-dessus)

Qatar Sport Investments

Qatar *
(0 prêt et 0 vente en interne, **29** trophées depuis 2011)

1 **PARIS-SG** (FRA) > depuis 2011, **100 % des parts,** 29 trophées.
2 Sporting Braga (POR) > depuis 2022, **21,67 %**, 0.

** Un consortium qatarien dirigé par le président de la Qatar Islamic Bank est candidat au rachat de Manchester United.*

Black Knight Football and Entertainment

États-Unis
(0 prêt et 1 vente en interne, 0 trophée depuis 2022)

1 Bournemouth (ANG) > depuis 2022, **100 % des parts,** 0 trophée.
2 **LORIENT** (FRA) > depuis 2023, **40 %**, 0.

Eagle Football Holding

États-Unis
(8 prêts et 6 ventes en interne, 0 trophée depuis 2021)

1 Crystal Palace (ANG) > depuis 2021, **40 % des parts,** 0 trophée.
2 **LYON** (FRA) > depuis 2022, **77,49 %**, 0.
3 Botafogo (BRE) > depuis 2022, **90 %**, 0.
4 RWD Molenbeek (BEL, D2) depuis 2022, **80 %**, 0.

RedBird Capital Partners

États-Unis
(0 prêt et 0 vente en interne, 3 trophées depuis 2020)

1 AC Milan (ITA) > depuis 2022, **99,3 % des parts,** 1 trophée.
2 **TOULOUSE** (FRA) > depuis 2020, **85 %**, 2.

Dmitri Rybolovlev

Russie
(21 prêts et 0 vente en interne, 3 trophées depuis 2011)

1 **MONACO** (FRA) > depuis 2011, **66,67 % des parts**, 2 trophées.
2 Cercle Bruges (BEL) > depuis 2017, **100 %**, 1.

Core Sports Capital

Suisse
(13 prêts et 1 vente en interne, 1 trophée depuis 2019)

1 **CLERMONT** (FRA) > depuis 2019, **97 % des parts**, 0 trophée.
2 Austria Lustenau (AUT) > depuis 2020, **25 %**, 1.
3 Biel-Bienne (SUI, D3) > depuis 2022, **10 %**, 0.

J4A Holdings II

Luxembourg*
(2 ventes et 1 prêt en interne, 5 trophées depuis 2011)

1 **LENS** (FRA) > depuis 2016, **89 %** **des parts**, 0 trophée.
2 Real Saragosse (ESP, D2) > depuis 2022, **5 %**, 0.
3 Padoue (ITA, D3) > depuis 2019, **96 %**, 0.
4 Millonarios (COL) > depuis 2011, **85 %**, 5.

* Propriété du Franco-Arménien Joseph Oughourlian.

UN HÔTEL, UNE ÉTOILE

C'est dans un établissement au sud de Munich que l'OM a préparé et fêté sa victoire européenne en Ligue des champions face au Milan (1-0), il y a trente ans. Retour sur une mise au vert historique.

Par
Thomas Simon, avec Alexis Menuge

Photos
Vincent Mercier/L'Équipe

"La finale approchait et je ne trouvais rien, ça commençait à m'inquiéter. On visitait tout en nous éloignant de la ville. On a même fini perdus, dans la forêt. On a entendu des chiens aboyer. Puis on les a vus venir sur nous. On était sur une propriété privée. On s'est sauvés en courant, le voyagiste qui m'accompagnait était un peu plus lourd que moi et il s'est fait attraper le pantalon et la cheville..." À cet instant précis, en 1993, à quelques semaines de la finale de la Ligue des champions contre l'AC Milan le 26 mai, Louis Vassalluci, l'intendant général de l'OM, vient de saisir le sens de l'expression prendre ses jambes à son cou. Bernard Tapie et Jean-Pierre Bernès lui ont fixé un cahier des charges pour la mise au vert, alors "Petit Louis" cherche et se démène.

Le samedi 1er mai, dans un salon du *Sofitel Vieux-Port* de Marseille, quelques heures avant la réception de Strasbourg, le président tout-puissant avait donné le ton : "Cette finale doit être une fête. On doit la gagner, jouer et être détendus. Pas question de se mettre de pression inutile." Le bunker de Bari en 1991 était une erreur. "On avait retenu les leçons de cette défaite *(face à l'Étoile Rouge de Belgrade, 0-0, 3-5 aux t.a.b.).* La mise au vert était un peu trop stricte, anxiogène, froide, reconnaît Bernès, l'ancien directeur général du club. Ce n'était pas l'idée du siècle. Pour cette finale, ce fut l'inverse, un vrai Club Med." À Munich, l'UEFA s'est servie, le Milan – logé au prestigieux *Rafael* (désormais *Mandarin Oriental*) – aussi, et ce qui aurait pu convenir en termes d'hôtellerie n'est plus disponible. Sur les recommandations de Rudi Völler, qui y a ses habitudes avec la sélection allemande, l'OM s'écarte considérablement de la capitale bavaroise, pour se poser à une soixantaine de kilomètres au sud, au bord du lac Tegern et au pied du Wallberg, à l'hôtel *Bachmair Alpina.*

Entre Sissi impératrice et Bob Marley

La commune de Rottach-Egern, au charme traditionnel, a vu passer quelques stars. Affaibli par son cancer avancé, Bob Marley, venu consulter Joseph Issels, un médecin aux méthodes controversées, y a occupé une vieille ferme de novembre 1980 aux jours précédant son décès (le 11 mai 1981). Ceux qui descendaient du bus scolaire à midi pouvaient le voir, joint à la main, tête recouverte d'un bonnet aux couleurs rasta, le regard perdu, sur le banc devant la mairie.

Douze ans et demi plus tard, le cerveau de Vassallucci fume lui aussi. Le coordinateur sportif de l'OM, va repérer les lieux, une fois, puis deux, et maronne. "L'hôtel *Bachmair Alpina* ne me convenait pas du tout. Pas fonctionnel. Il y avait trop de passage, un ascenseur que tout le monde pouvait prendre et une sorte de galerie marchande avec des boutiques. Le directeur général de l'établissement voit que je tatillonne et me dit : « Écoutez, pour plus d'intimité, moyennant finances, je peux vous monter un mur devant l'hôtel. » •••

C'est dans cet hôtel typiquement bavarois, et encore dans son jus, le *Bachmair Alpina,* à 60 km au sud de Munich, que l'OM va préparer sa finale de Ligue des champions. Le lieu a été recommandé par Rudi Völler, qui y a déjà séjourné avec la sélection allemande.

••• Ça coûtait la peau des fesses. Et puis, en prenant un café avec lui, juste avant de partir, j'ai vu un prospectus sur la table basse.

« De quoi il s'agit ?

– Un petit chalet qu'on a à 800 mètres. »

On est parti le visiter. Il y avait 21 ou 22 chambres, un couple de gérants à déloger provisoirement. J'ai validé. C'est là qu'on a mis joueurs et staff. Dans l'hôtel en lui-même, plus bas, logeait toute la délégation. On était en face des Alpes, c'était magnifique." Un décor "de carte postale. C'était Sissi impératrice", proclame Pascal Praud, sur place avec son caméraman Matthieu Dupont pour TF1, qui réalise un reportage inside. "Raymond Goethals n'était ni habitué ni emballé, ç'a lui avait été imposé, précise le journaliste reporter d'images. Il avait fait une réflexion du genre : « Bon, ça suffit, vous n'allez pas me suivre jusque dans mon lit ! » Mais c'était une ambiance de colonie de vacances."

Les appels d'Abedi Pelé au Ghana, les cris de Tapie la nuit

Le dimanche 23 mai, les Marseillais, arrivés tard la veille, prennent leurs aises, à l'écart des promeneurs tyroliens. Après les footings et les balades à vélo, les premiers fous rires montent de la salle de massage improvisée, où le kiné Jacques Bailly n'est pas le dernier à déconner. Le début de soirée entamé, il y a ceux qui regardent Karlsruhe mettre une danse au Bayern en Bundesliga (4-0 à la 50e, 4-2 score final). Et ceux, comme Goethals, sa Belga aux lèvres, qui écoutent Tapie reçu par Anne Sinclair dans l'émission *7 sur 7,* où il laisse entendre qu'une candidature à la présidentielle est envisageable. Lorsqu'il débarque le lendemain, le lundi 24 mai, "le Boss", cravaté, lunettes de soleil sur le nez, attrape très vite Vassallucci. "Il m'a dit : « Toi, je vais te régler ton compte, t'es viré ! » Je me doutais pourquoi. Il avait dû faire une heure et demie de route pour venir depuis l'aéroport. Un quart d'heure après, quand il a vu que les joueurs se sentaient bien, il a glissé : « Ah, c'est un bijou cet hôtel. » J'avais l'habitude." D'autres, comme Roger Zabel, connaissent aussi le personnage. "Tapie me voit et me dit : « Oh, t'as une p'tite mine, viens avec moi, je vais te faire goûter le jus d'orange des joueurs… », raconte le journaliste, lui aussi envoyé par TF1. Il ajoute : « Tu verras, avec ça, ça ira beaucoup mieux après. » Il m'a amené en cuisine et a lancé au cuistot : « Tiens, mets-lui un verre de jus d'orange, mais pas un truc normal hein, celui des joueurs… » Dans ma tête, je me disais : « Oh là là, qu'est-ce qu'ils mettent là-dedans, je ne vais pas dormir pendant trois jours. » Bon, j'ai bu ce verre et il ne m'a pas fait plus d'effet que ça… Cela faisait partie des plaisanteries qu'il pouvait faire."

"Tu vas goûter le jus d'orange des joueurs"

Bernard Tapie à Roger Zabel

De retour du Stade Olympique où ils se sont entraînés l'après-midi, les Marseillais s'installent dehors, autour des chaises de jardin en plastique et des parasols jaunes. L'odeur des grillades embaume une fin de journée printanière, tandis que des parapentistes planent. Franck Sauzée s'incruste en cuisine pour trouver un morceau de fromage. Jean-Jacques Eydelie, en peignoir, et Bernard Casoni, venus prendre une baguette, y passent aussi une tête. La nuit est tombée depuis plusieurs heures lorsque la grosse voix du président résonne dans les couloirs. "Si trois lignes étaient occupées dans l'hôtel, tu ne pouvais plus passer de coup de fil, se marre encore

Alain de Martignac/L'Équipe

Qu'importe le style rustique, encore de rigueur aujourd'hui, ou les liaisons téléphoniques aléatoires à l'époque, les Marseillais ont adoré ce lieu insolite. Ils y ont d'ailleurs fêté leur victoire et honoré leur trophée, comme Rudi Völler (à gauche) ou Didier Deschamps et Bernard Tapie (à droite).

Alain de Martignac/L'Équipe

trente ans après Thomas Videau, le troisième gardien olympien. Tapie a réveillé tout le monde. Il criait : « Raccrochez ! Je ne peux pas téléphoner ! » Abedi Pelé, il appelait trois heures dans son bled, au Ghana. Il a eu une facture, un truc de malade !" Surgit alors un invité particulier.

La virée de Waddle en tandem

Reparti en Angleterre à l'été 1992 après trois saisons olympiennes restées dans les mémoires, Chris Waddle rend une visite surprise à ses potes, ravis de le retrouver. Quand il se pointe aux soins, les "Oh Chriiiiis !!!" fusent. Basile Boli se précipite pour lui vider une bouteille d'eau sur la tête. Dans l'intimité de la chambre du défenseur, les deux compères se retrouvent pour se charrier. Taquin, le gaucher, qui vient de paumer deux finales de Coupe avec Sheffield Wednesday, lui promet la même malédiction. L'Anglais promène sa bonne humeur jusque sur le terrain d'entraînement, où il vient tâter le cuir. Verres fumés, polo rose, jogging mauve et baskets blanches, Tapie saute par-dessus la main courante, claque la bise à son ancien joueur et se met à taper la balle devant les caméras. "C'est d'ailleurs la seule fois où je l'ai vu en survêtement, en

"La seule fois où j'ai vu Tapie en survêtement. Il avait quelques difficultés au niveau de ses contrôles" Rudi Völler, attaquant

rigole encore Rudi Völler. Il avait quelques difficultés au niveau de ses contrôles de balle." Dans la cage, Videau constate lui aussi les dégâts : "Il ne savait pas tirer. Et il disait qu'il jouait bien. Et puis, même si la pelouse était un billard, le terrain ça restait un truc champêtre. Tu envoyais le ballon trop loin, il tombait dans le ruisseau à côté." "C'est sûr, le cadre était bucolique, se remémore Dupont, le caméraman plongé dans la mise au vert. C'était la petite maison dans la prairie. On les avait mis là pour les isoler de la pression, leur éviter de cogiter. Le lieu s'y prêtait. C'est vrai, il y avait cette volonté d'ouvrir de Tapie, ce qui n'avait jamais été fait jusqu'alors, mais aujourd'hui, avec le recul, on ne pourrait pas appeler ça de l'immersion. On était à la limite de la communication..."

Tout autour déjà, les bruissements de l'affaire VA-OM émergent. Même en 2023, il est compliqué d'aborder le sujet sans se heurter au silence. Casoni ne se défile pas : "Ç'avait été occulté. La priorité était la Coupe d'Europe. On ne pensait pas que ça allait prendre une telle importance." Rien ne doit venir polluer la préparation. Pascal Olmeta, en bisbille avec Tapie et pas du voyage initial, apparaît et rejoint Fabien Barthez, entraîné par Jean Castaneda. "Je me retrouve dans un hôtel où il n'y a que des dirigeants, se souvient l'ancien gardien. Putain ! Personne ne savait où je devais aller... Dans le chalet, j'ai récupéré la chambre du petit Tom' *(Videau).* Hormis certains dirigeants à qui je ne parlais pas, j'étais content de retrouver l'équipe. Je revois *(Éric)* Di Meco, à table, qui appuie très fort sur la moutarde et ça part dans la tête d'un autre. Tu comprenais qu'on n'allait pas perdre. Il y avait une vie, une âme. On n'arrêtait pas de faire les cons."

À ce jeu-là, "Base" *(Boli)* est un champion. Un journaliste étranger venu l'interroger pose toutes ses affaires, le temps de passer aux toilettes, il revient et ne retrouve plus rien. Boli fait l'innocent et les autres, planqués plus loin, se bidonnent. Une autre fois, il chope Zabel. "Oh putain, ta montre du Raid Gauloises, elle est •••

Lors de cette mise au vert, Chris Waddle a rejoint ses anciens coéquipiers pour un entraînement sur le terrain champêtre local. Séance au cours de laquelle Bernard Tapie, le président, a aussi tapé dans le ballon.

Au bord du lac Tegern, dans un endroit calme et isolé propice aux balades des joueurs, l'hôtel *Bachmair Alpina* a joué un rôle important dans la victoire de l'OM (1-0) face à l'AC Milan en finale de la Ligue des champions 1993.

••• trop belle !" Le journaliste le branche. "Si tu gagnes la finale, je te la file." Le moment venu, le héros de Munich n'a pas manqué d'aller lui taxer, même dans l'euphorie de la légende qu'il vient d'écrire. À vingt-quatre heures de la finale, un peu nerveux, le kiné Alain Soultanian et Castaneda vont au village voisin pour évacuer. Waddle, qui a déjà descendu quelques bières à l'hôtel, et Videau partent en vadrouille. Le minot se rappelle : "On a pris un tandem devant l'hôtel et on est sortis boire un coup. Bon, on n'en a pas bu qu'un et, le vélo, pour rentrer, on l'a oublié… Un mec nous a ramenés en voiture."

Seau d'eau sur Zabel, Barthez fatigué

Le jour J, le réveil est plus tardif. La petite balade qui précède le déjeuner – artichauts, tomates, poulet et purée de pommes de terre au menu – aère les esprits et concentre les énergies. Mais pas question de s'angoisser à mesure que les minutes les rapprochent de leur destin. Sur le plateau monté dans la cour de l'hôtel des joueurs, Zabel ouvre en direct le JT de 13 heures sur TF1. Et reçoit un seau d'eau : "Je ne sais toujours pas si c'est Boli ou Casoni…" Le second passe aux aveux : "On était sérieux quand il fallait l'être. Mais on savait décompresser, on s'amusait comme des gamins." Le duplex se poursuit alors que la majorité des joueurs font la sieste. Pas Barthez, vautré dans son lit et scotché devant Roland-Garros. Personne n'a oublié la suite : "Il dormait dans le car en allant au stade !" Cela n'a pas empêché les Marseillais de gagner et de rapporter la coupe d'Europe à l'hôtel pour une folle nuit. "C'était un lieu parfait pour célébrer ce titre historique entre nous et se construire des souvenirs pour la vie avec nos femmes qui nous avaient rejoints, assure Völler. Le personnel de l'hôtel a participé. Lors de notre départ, l'émotion était forte, car toute l'équipe avait noué des liens forts avec les employés, qui en avaient les larmes aux yeux. C'est une image qui m'avait marqué. Même avec la Nationalmannschaft je n'avais pas vécu des moments aussi émouvants ici."

"Elles vont vous manquer les conneries du vieux ?"

Raymond Goethals, entraîneur

Alors que les vainqueurs sont déjà descendus à l'étage du dessous qui sert de night-club, Goethals partage le gâteau célébrant la victoire et savoure sa sortie. À court de cigarettes, il gratte une clope et commande un autre café. Aux journalistes, entre deux bouffées, l'entraîneur belge dit : "Elles vont vous manquer, hein, les conneries du vieux ?" Celles de la bande à Basile ne sont jamais vraiment finies. Chemise ouverte, barreau de chaise au bec, micro à la main, "Base" a mis au chômage l'orchestre philippin. À ses côtés, Franck Sauzée secoue des maracas, Didier Deschamps les rejoint, Eydelie aussi, après avoir pris des nouvelles de sa femme partie retrouver leurs enfants qui ont la varicelle. "On a fait la fête mais Tapie rendait fou, raconte Videau. Il voulait qu'on ne se couche pas trop tard car il y avait match face au PSG le samedi. « À 3 heures, vous y allez ! » Bon, y'a dégun qui écoutait. Jean-Jacques et Pascal Olmeta ont fait un aller-retour à Munich. Ils n'ont pas trouvé de boîte…"

La coupe aux grandes oreilles, c'est Vassallucci qui l'embarque. Ça amuse encore Olmeta : "Il ne fallait pas la toucher, il s'était mis dedans. Elle était aussi grande que « Petit Louis »… Moi, j'ai été le premier à l'apporter en Corse. Bernès me la réclamait : « Putain, Pasquale, renvoie la coupe ! » On l'avait cachée dans le maquis et tant que je n'ai pas reçu ma prime de match, je ne l'ai pas rendue." L'intendant, lui, savoure ce souvenir : "Pour ne pas favoriser un joueur au risque de faire des jaloux, Jean-Pierre Bernès a décidé que c'était à moi de la prendre. J'ai déplacé la table de chevet en face du lit et je l'ai posée dessus pour la voir en m'endormant, avec ses rubans bleu et blanc. Ce choix d'hôtel, c'est ma part dans cette victoire européenne…" Et ce lieu restera un sacré morceau d'histoire(s). ⬢ T. S., avec A. Me.

Alain de Martignac/L'Équipe

BINATIONAUX, LA FUITE DES TALENTS

Certains footballeurs français aux origines africaines sont de plus en plus tentés de tourner les talons aux Bleus, parfois très tôt dans leur carrière. Ce phénomène, autrefois choix par défaut, n'est pas encore préjudiciable aux résultats de l'équipe de France. Jusqu'à quand ?

Par
Dave Appadoo et Nabil Djellit

Illustrations
Laura Acquaviva

"Ne vous inquiétez pas, on n'est pas là pour venir vous prendre Zinédine Zidane." Ce qui n'était qu'une vanne de Mohamed Raouraoua, alors président de la Fédération algérienne de football (FAF) à l'attention de son homologue de la FFF, Claude Simonet en 2004, est devenue une vraie menace vingt ans plus tard. Profitant des différents changements de réglementation de la FIFA au début des années 2000, certains binationaux n'attendent même plus aujourd'hui de faire leurs classes jusqu'au bout chez les Espoirs.

À l'aube du printemps, coup sur coup, Farès Chaïbi (20 ans, Toulouse), Badredine Bouanani (18 ans, Nice) et Jaouen Hadjam (20 ans, Nantes), qui a décliné sa première convocation chez les Bleuets, annonçaient leur volonté de rejoindre l'équipe nationale d'Algérie. Juste avant que le Lyonnais Houssem Aouar (24 ans) ne déclare à son tour son envie de rallier les Fennecs, lui qui était pourtant international A français (1 cape en amical contre l'Ukraine en octobre 2020). Des décisions "choc" qui font suite à celle, au cœur de l'hiver, de l'ancien latéral gauche d'Angers, aujourd'hui à Wolverhampton, Rayan Aït-Nouri (21 ans), né à Montreuil, ancien international Espoirs, parti lui aussi chez les Verts sans attendre l'éventualité d'avoir un jour un signe de Didier Deschamps. Autant de joueurs dans les radars du football français, qui se tournent de plus en plus jeunes vers le pays d'origine de leurs parents. Et ce n'est pas fini. Plusieurs autres réfléchissent, comme le Franco-Marocain Amine Adli (23 ans, Leverkusen) ou les Franco-Algériens Yacine Adli (22 ans, AC Milan) et Amine Gouiri (23 ans, Rennes), qui pourrait changer de passeport sportif après l'Euro Espoirs avec les Bleuets en juin. Il y a encore quelques années, un joueur se donnait un peu plus de temps, parfois jusqu'à 24-25 ans pour jauger sa chance d'évoluer un jour pour l'équipe de France.

Chaïbi, Bouanani, Hadjam, Aouar, Aït-Nouri ont renoncé aux Bleus. Bientôt Gouiri, Yacine et Amine Adli ?

Aujourd'hui, la jeune génération ne veut pas patienter aussi longtemps. D'autant que ce choix n'en est plus vraiment un par défaut. La nette montée en gamme de certaines sélections africaines, la dernière demi-finale du Maroc au Qatar et le passage à au moins neuf représentants à partir de la prochaine Coupe du monde en 2026, ouvrent des perspectives sportives de premier plan. Et peuvent nourrir certaines ambitions. Face à cette menace, le football français doit-il commencer à s'inquiéter ?

La binationalité a toujours été une composante chez les internationaux, y compris avant-guerre en équipe de France avec le Franco-Suisse Roger Courtois au Mondial 1934 ou encore Hector Cazenave né en Uruguay et joueur au Defensor SC avant de rejoindre les Bleus pour la Coupe du monde 1938. Longtemps, le football n'était régi par aucune règle, certains joueurs, et pas des moindres, se baladant de sélection en sélection, à l'image d'Alfredo Di Stéfano successivement avec l'Argentine, la Colombie puis l'Espagne. Ce n'est qu'en 1964 que la FIFA siffle la fin de la récréation en interdisant les changements de tunique nationale, même si le 27 novembre 1988, on note, pour la petite histoire, qu'un joueur de l'équipe de France dispute vingt et une minutes sous le maillot du Koweït : un certain Michel Platini. Une sélection, validée par l'instance internationale, toujours nébuleuse aujourd'hui.

L'époque où la FFF se gavait…

Grâce à cette disposition de la FIFA au début des années 1960, la FFF s'est goinfrée pendant très longtemps en sélectionnant à tour de bras dans ses équipes de jeunes des talents binationaux français qui se retrouvaient, de fait, bloqués pour une sélection A dont, pour une immense partie, ils ne verraient jamais la couleur. À écouter un ancien membre de la DTN, l'époque n'était pas aux interrogations identitaires : "Dans la tête des joueurs, la question de la binationalité ne se posait pas. Ils étaient français, point. Que ce soit les générations précédentes avec les Kopa, Wisniewski en 1958 ou celles des Platini, Tigana, Amoros, Fernandez et Cie, ils n'avaient pas d'autre idée que de jouer pour l'équipe de France. Idem pour la décennie suivante où l'on a commencé à voir éclore les enfants de l'immigration nord-africaine, comme les Zidane, Lamouchi et j'en passe… Là encore, il n'y avait aucune ambiguïté sur leur identité sportive." Ce que Zinédine Zidane a toujours confirmé. Et pourtant…

"On a raté Zidane"

Car la réussite planétaire du Ballon d'Or *France Football* 1998 va nourrir à la fois une admiration sans borne de l'autre côté de la Méditerranée mais aussi très progressivement une manière de légende urbaine : "On a raté Zinédine Zidane." Une fable sans aucun fondement mais qui va, peu à peu, faire germer une graine, auprès des instances algériennes notamment. À la charnière des années 1990-2000, le règne de l'équipe de France estampillée Black-Blanc-Beur fait apparaître de façon éclatante non seulement l'excellence de sa formation mais aussi, et dans ce cas-là surtout, la diversité de ses origines. Un véritable vivier rendu disponible à partir de 2009 par le congrès de la FIFA qui vote l'abolition de la limite d'âge pour changer de maillot national, faisant évoluer la disposition de 2004 qui l'avait fixée à 21 ans. Une sorte d'arrêt Bosman à l'échelle du football de sélections.

Aux manettes encore une fois pour cette seconde salve réglementaire qui permet un afflux de joueurs franco-algériens en vue du Mondial 2010, l'inoxydable Raouraoua, le président de la Fédération algérienne (FAF). C'est ce premier mouvement assez massif et donc visible qui va faire germer l'idée chez les joueurs français binationaux d'envisager une autre option que les Bleus mais aussi aux sélections "accueillantes" de bâtir petit à petit des stratégies pour attirer ces talents à double passeport. Bien souvent, l'Algérie est présentée comme la nation la plus en pointe dans la capacité à piocher dans le réservoir des joueurs formés en France. À tort. La FAF a souvent procédé de façon quelque peu anarchique, soit par l'intermédiaire de son président, soit le plus souvent par l'entremise de ses différents sélectionneurs, comme nous le confirme Christian Gourcuff, à la tête des Verts de 2014 à 2016. "Ma connaissance du •••

••• vivier français faisait partie de mon boulot. J'ai fait des rencontres avec des joueurs mais je parlais de jeu, je n'allais pas sur l'affect, car ce n'était quand même pas moi qui allais leur parler du sentiment de fierté algérienne."

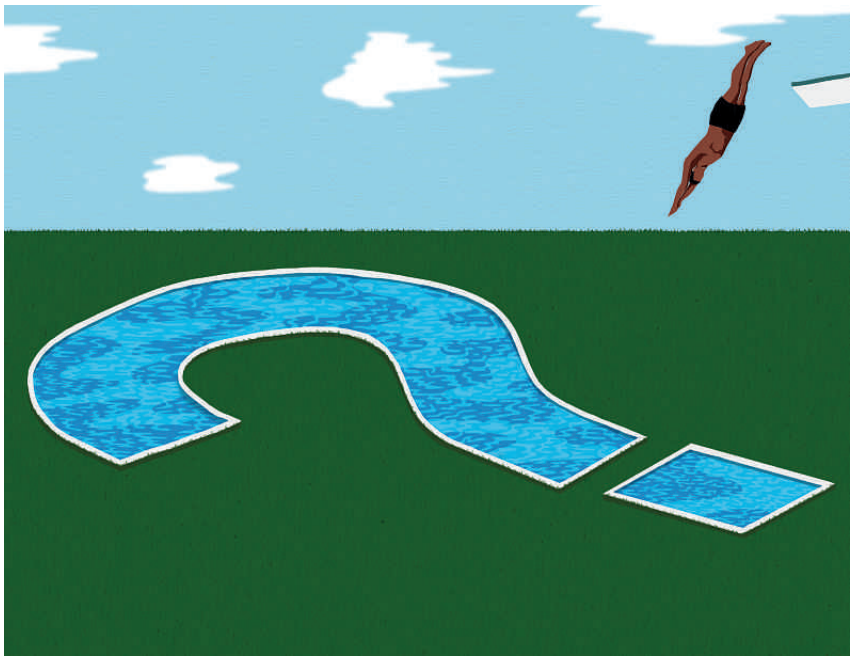
Et Yazid Mansouri, son adjoint de l'époque en sélection, de poursuivre : "Il n'y a pas d'organisation ou de stratégie de la FAF à ce moment-là. Chacun fait avec son réseau. C'est un travail de détection comme en club. Avec Christian, on avait ciblé des joueurs à fort potentiel qui commençaient à émerger en L1 *(Ounas, Benrahma et Bennacer),* mais pas dans les catégories jeunes des Bleus. Ismaël Bennacer *(aujourd'hui à l'AC Milan),* je suis passé par son ancien agent. Je l'ai vu en vidéo, j'ai vite compris son potentiel. On est allés le voir, il a tout de suite dit oui. Il n'a jamais évoqué l'équipe de France. On l'a fait venir en Algérie, on lui a fait visiter les installations puis on a partagé un repas avec sa famille et le président de la Fédération." Une sorte de système D bien loin de ce que fait le Maroc avec pas moins d'une demi-douzaine de scouts chargés aux quatre coins de l'Europe de dénicher les talents sélectionnables par les Lions de l'Atlas, ou même de la Tunisie qui va créer en 2019 un poste de directeur sportif dédié à la détection des binationaux.

Le gros coup Hannibal Mejbri

Si la Tunisie a régulièrement fait appel à quelques binationaux ici ou là, sa politique sportive se basait avant tout sur ses clubs très structurés et performants. Mais depuis quelques années, changement de cap. Et c'est Mohamed Slim Ben Othman, le fameux directeur sportif en question, qui nous livre les secrets de sa mission. "Un peu comme en club, l'enveloppe financière en moins, l'objectif est de scouter les talents susceptibles de rejoindre la sélection et de les convaincre en leur proposant un projet sportif dès le plus jeune âge et ensuite les accompagner. C'est la grande différence avec ce qui se faisait auparavant où on n'arrivait pas vraiment à attirer de binationaux avant leur 23-24 ans quand ils étaient quasi certains de ne pas pouvoir rejoindre les Bleus, par exemple. Aujourd'hui, on veut les attirer plus tôt."

Et de l'aveu de tous les observateurs, Mohamed Slim Ben Othman a réussi le coup majuscule de cette nouvelle donne en convaincant Hannibal Mejbri (20 ans aujourd'hui, prêté par Manchester United à Birmingham, D 2 anglaise) de s'engager avec les Aigles de Carthage. Jusque-là, la plupart des sélections africaines n'attiraient que des talents de second plan ou encore hors radars au moment de les enrôler (Didier Drogba avec la Côte d'Ivoire ou Riyad Mahrez avec l'Algérie). Avec la décision de Mejbri, formé à Monaco, de se prononcer à seulement 18 ans alors qu'il est un des talents les plus prometteurs de sa classe d'âge en France, le sujet a pris une nouvelle dimension. Pour arriver à leurs fins, les dirigeants africains ont certains arguments qui peuvent donner à réfléchir. "On a réussi à convaincre Hannibal en lui proposant un projet sportif ambitieux. Il a seulement 20 ans et a déjà participé à une Coupe du monde, une CAN et une Coupe arabe. Il bénéficie d'une visibilité et d'une ferveur incroyables pour un

Depuis quatre ans, la Tunisie possède un directeur sportif uniquement dédié à la détection des binationaux



SUJET DE TENSION AUX PAYS-BAS, EN BELGIQUE OU AUX ÉTATS-UNIS

En Espagne, aucun débat sur les binationaux, la sélection d'un Aymeric Laporte ayant été vue comme un strict besoin sportif. Quant à la "fuite" de talents formés en Espagne, tel Achraf Hakimi, là encore pas de questionnement, sans doute eu égard à une immigration encore récente. En revanche, en Italie, la question est d'actualité en raison de la faiblesse du vivier et de la loi basée sur le droit du sang. Résultat : le sélectionneur Roberto Mancini et son staff prospectent à l'étranger, comme avec l'Argentin Mateo Retegui qui a un grand-père sicilien, tout en devant se passer de joueurs nés en Italie de parents immigrés tels que Walid Cheddira, retenu par le Maroc. En Allemagne, le sujet préoccupe au plus haut niveau : Antonio Di Salvo, sélectionneur des Espoirs, a alerté sur l'absence de relève de qualité. Il pousse pour naturaliser des talents d'origine turque et d'Europe de l'Est, alors que d'autres sélections comme l'Autriche ciblent des jeunes d'outre-Rhin, à l'image du prodige du Bayern Paul Wanner (17 ans), né en Autriche. La situation devient sujette à tensions en Belgique avec, notamment, la perte du talentueux milieu de Genk Bilal El Khannouss (19 ans, Maroc). Aux Pays-Bas, où les jeunes d'origine marocaine optent de plus en plus pour les Lions de l'Atlas jugés au niveau des Oranje, l'exaspération est plus grande encore. En Angleterre, en revanche, personne n'évoque le problème, même si certains ont choisi le Nigeria, comme Alex Iwobi, Ademola Lookman, Calvin Bassey, Joe Aribo et peut-être Folarin Balogun convoité aussi par les États-Unis. La Fédé US montre les muscles, notamment dans un bras de fer avec le Mexique, un certain nombre de Latinos nés au pays de l'Oncle Sam ayant choisi El Tri. Une politique de "recrutement" jugée agressive aux USA. ⬢ **D. A.**

jeune de cet âge. Pour parler clairement, il a la possibilité de jouer trois ou quatre Coupes du monde, encore davantage de Coupes d'Afrique des nations, et de devenir une véritable légende au pays. Les perspectives ne sont pas aussi ouvertes sur la durée en équipe de France,, vu le niveau des Bleus."

Et le directeur sportif tunisien de se projeter avec gourmandise : "Dans cette démarche, pour tous les pays, je pense, il y aura un avant et un après Hannibal Mejbri. Car il se conjugue avec le succès de l'Algérie à la CAN 2019 et le super parcours du Maroc lors du Mondial 2022, c'est un mouvement général favorable à notre attractivité. On espère bien que le choix d'Hannibal va inspirer d'autres talents de premier plan car on parle d'un gamin très médiatisé qui a pris sa décision à 18 ans quelques jours à peine après avoir fait ses débuts à Manchester United. C'est un choix fort et on espère en tirer d'autres fruits."

Cadeaux fonciers, cash et costumes

Avec le métissage de la société française, la palette peut désormais être très large. Certains joueurs ont parfois trois passeports, voire davantage. Résultat : la concurrence ne fait plus rage seulement avec la FFF mais bel et bien entre fédés africaines, le Maroc ayant mal vécu la perte d'un Bennacer au profit de l'Algérie alors qu'il était éligible pour les deux. Et Foued Kada Hounet, cadre technique de la Fédération algérienne, de narrer : "Un jour, un papa est venu me voir pour me dire qu'il serait intéressé que son fils joue pour l'Algérie. J'ai appris que le petit avait potentiellement sept passeports différents. J'ai eu l'impression d'être un recruteur de club en concurrence avec d'autres clubs. *(Rires.)*"

Dans les cas les plus difficiles, quand les discours ne suffisent plus et que la concurrence est rude, certaines fédérations passent à la vitesse supérieure. Bien qu'officiellement tout le monde s'en défende, il n'est pas rare de mettre la main à la poche. Parfois avec des avantages en nature, comme une accession à des terrains extrêmement bien situés à des prix défiant toute concurrence pour la famille d'un jeune talent franco-maghrébin. D'autres fois par des moyens plus folkloriques à l'image de ce Franco-Gabonais en visite au pays qui se voit habillé de la tête aux pieds en complet Armani par les services de la Fédération gabonaise pour aller rendre visite au président de la République, Ali Bongo en personne qui, en guise de cadeau d'anniversaire, lui fait offrir par un de ses collaborateurs "une popote" : 35 000 euros en cash. Si les fédérations emploient tous les moyens possibles pour attirer les joueurs, c'est que, parfois, elles se font longtemps promener avant de se faire planter, comme nous le révèle Fousseni Diawara, ex-coordinateur puis adjoint de la sélection malienne et ancien joueur de Saint-Étienne. "On est allés voir N'Golo Kanté à Caen *(L2, 2013-2015).* Il avait donné son accord. Il n'était pas contre •••

••• nous rejoindre. Il suivait bien la sélection du Mali lors des dernières CAN, il m'a parlé de Fred Kanouté ou de Seydou Keita. Puis, il m'a dit : « Faut que je voie avec mon agent… » Il est parti à Leicester, j'étais confiant. Mais, quand il a explosé, c'était terminé." Et si l'on jettera un voile pudique sur ce joueur franco-ivoirien qui a demandé voitures et autres avantages substantiels avant de ne plus donner de nouvelles, la réalité oblige à dire que derrière le fameux choix du cœur, bien souvent se cache aussi celui du portefeuille. "J'ai essayé au maximum de ne plus passer par les agents car ils n'ont qu'une vision business de la question, reprend Fousseni Diawara. Mais, même au sein de la cellule familiale, il y a parfois des comportements contradictoires pour des raisons économiques. En choisissant la France, on espère un ruissellement financier plus important." Ce que confirment différents intermédiaires et pas seulement en France. "J'ai un jeune joueur né en Angleterre et actuellement en réserve dans un club de Premier League, nous confie un agent en vogue du Val-de-Marne. Ses parents veulent qu'il rejoigne la sélection de leur pays d'origine en Afrique. Mais je vais être sincère, moi je mets la pression pour que le petit essaie de gratter une sélection U20 ou Espoirs anglais car il aura une cote plus élevée sur le marché des transferts que s'il était international A pour son pays d'origine, qui n'est pas une grosse sélection."

"Le cas Aouar me choque. C'est quoi cette histoire de négocier pendant deux ans ?"
Nordine Kourichi, premier binational franco-algérien

Un exemple parmi d'autres qui n'est pas sans rappeler le fameux cas Nabil Fekir en 2015, pris en tenaille entre son envie de rejoindre les Fennecs et la FFF (soutenue par l'OL) qui fera le forcing pour

le faire changer d'avis quelques heures à peine après que le gaucher a appelé Christian Gourcuff pour lui faire part de son intention de rejoindre l'Algérie. Mais depuis, le paysage a, là aussi, un peu changé d'un point de vue économique.

Business, ego et réseaux sociaux

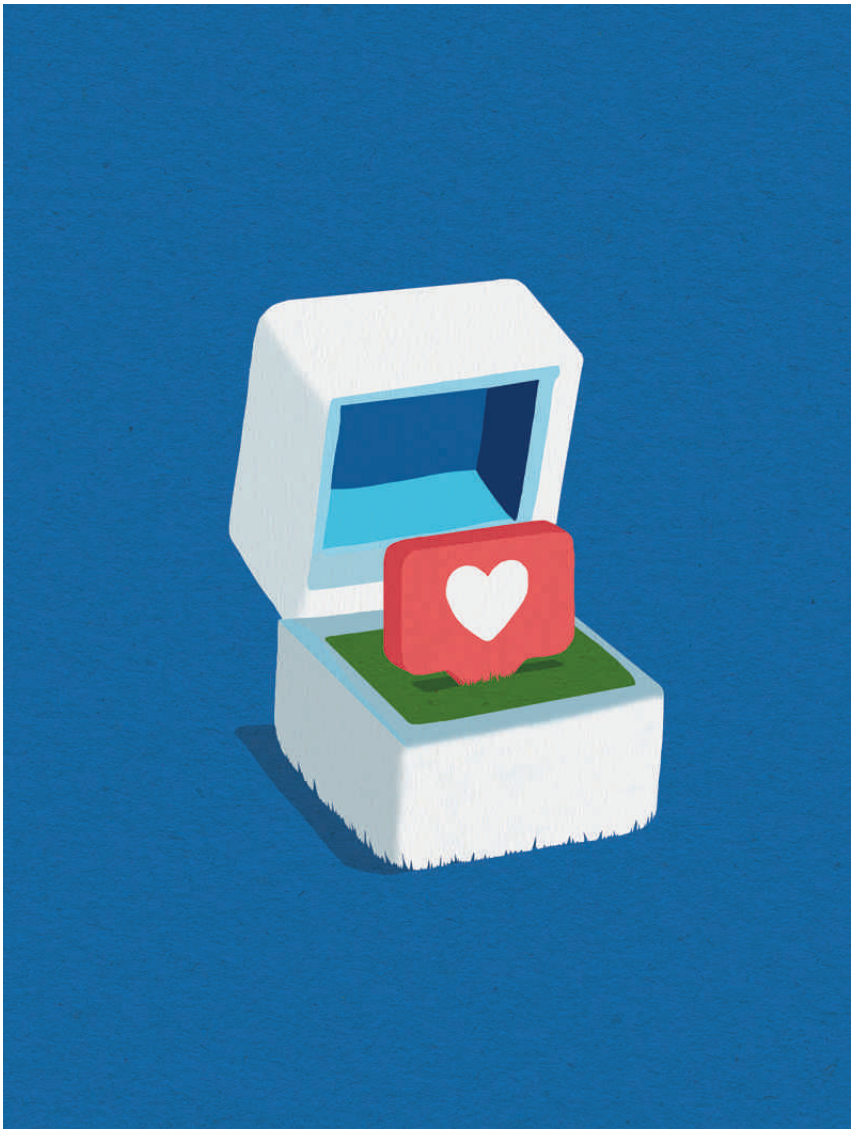
Là où, auparavant, il y avait la crainte de subir une décote et un préjudice financier en optant pour le pays d'origine, la donne a évolué ces dernières années. "Un joueur comme Riyad Mahrez *(Manchester City)* est un marqueur très fort de ce changement, analyse Foued Kada Hounet, le cadre technique de la Fédération algérienne. Il est la preuve pour plein de gamins que l'on peut être un top player dans un top club avec un top salaire, tout en étant international algérien. En clair, tu n'es pas obligé de renoncer à être tout en haut quand tu choisis de jouer pour une sélection africaine, c'est ça le message à travers sa réussite. Et, forcément, en termes d'attractivité, ça change tout."

Aspect assez méconnu, le choix du pays d'origine africain n'est plus forcément une mauvaise affaire pour le portefeuille. Il peut même faire changer le joueur de dimension, comme le confirme le directeur sportif tunisien dédié à la détection des binationaux Mohamed Slim Ben Othman. "Les joueurs ont conscience que, chez nous, ils peuvent bénéficier de partenariats commerciaux car ils deviennent des têtes de gondole… Ils seront peut-être moins visibles individuellement en choisissant une sélection comme la France où il y a profusion de talents." Alors qu'il n'est qu'un joueur actuellement prêté par Manchester United en Championship, le milieu Hannibal Mejbri est, par exemple, la tête d'affiche des Aigles de Carthage et des sponsors qui gravitent autour.

Dans des pays où la ferveur flirte avec l'irrationnel, un binational qui évoluerait dans un relatif anonymat en France devient une star quand il choisit son pays d'origine, sous le double effet de médias frénétiques et de réseaux sociaux fanatiques. Une presse algérienne tellement en chasse qu'en 2010 *Le Buteur* se fait avoir par une fake news sur Wikipédia et titre sur le fait qu'un jeune prodige brésilien pourrait rejoindre les Verts. Son nom : Neymar Jr. Sur la Toile se joue une bonne partie de la traque, avec des comptes hyperactifs et extrêmement suivis qui mettent régulièrement en avant les talents binationaux. En clair, le moindre joueur avec un double passeport qui s'ébroue dans les catégories de jeunes en France (et ailleurs) est aussitôt monté en épingle dans le pays d'origine, où, par exemple, on exhume des photos de lui enfant portant la tunique nationale, on monte des clips sur ses gestes techniques. De quoi avoir une fan base qui dépasse l'entendement alors même que la carrière du jeune en est à ses balbutiements. Anodine en apparence, cette passion exaltée pèse de tout son poids dans la réflexion du joueur dont l'ego est flatté au centuple, et qui comprend assez vite (souvent grâce à ses agents) tout le bénéfice financier qu'il pourra en tirer.

En Afrique, ça grince parfois

Mais il ne faut pas croire que tout le monde déroule le tapis rouge aux binationaux. En Afrique, certains grincent des dents devant cette politique de "naturalisation" sportive jugée parfois opportuniste. La naturalisation "massive" de joueurs français d'origine algérienne en 2010 avait parfois dérangé, certaines voix regret- •••



••• tant que l'on ait écarté sept locaux qui avaient permis la qualification au Mondial sud-africain. Les signes "d'algérianité" soudaine des sept binationaux retenus, dont certains n'avaient pas hésité à porter des poignets aux couleurs nationales, avaient été jugés un peu déplacés.

"Aujourd'hui, le rapport a changé, il s'est complexifié, nous dit Nordine Kourichi, premier binational franco-algérien de l'histoire au début des années 1980. Certains viennent en équipe d'Algérie par leurs agents qui leur promettent : « Tu vas faire comme Benzema, mais avec l'Algérie. » Le cas Aouar me choque. Mettre le maillot de l'Algérie ou de la France, c'est une responsabilité. C'est quoi cette histoire de négocier pendant deux ans avant de venir. On enchaîne des rendez-vous avec les entourages et les agents. Tu veux jouer avec l'Algérie, c'est oui ou c'est non… Et puis, un pays qui oublie ses enfants est un pays sans avenir. Et celui de l'Algérie devrait être en Algérie, pas en France. En 2013, on avait demandé au président de la Fédération pourquoi il n'y avait pas de centre de formation en Algérie. Il nous avait répondu : « Il n'y en a pas besoin, la France forme nos joueurs. » L'Algérie a donc puisé au maximum dans son réservoir de joueurs binationaux pour avoir des résultats à court terme. Mais c'est un choix de facilité."

Les tergiversations d'Andy Delort, devenu un Fennec juste avant la CAN 2019 mais qui souhaitait faire une pause avec la sélection et revenir en cas de qualification pour le Mondial au Qatar, ont été perçues comme une insulte chez les Verts, où certains joueurs aimeraient davantage de considération pour les locaux. "J'ai envie de dire aux Algériens d'arrêter de courir derrière des joueurs qui ne veulent pas venir en sélection, se lâche l'attaquant Islam Slimani *(Anderlecht).* Respectez-vous un peu ! Certains ont vécu en France, où ils ont fait toute leur formation. S'ils sont sensibles à l'Algérie par leurs liens familiaux, ils sont les bienvenus. Mais, s'ils préfèrent un autre pays que l'Algérie, pas de souci. Parce que mis à part les parents ou leurs vacances, ils n'ont parfois rien à voir avec l'Algérie. Et il ne faut plus parler de ceux qui ne viennent pas. Certains médias continuent de poser la question : « Pourquoi il n'est pas venu ? » C'est dévalorisant pour nous." Des propos qui ont trouvé un écho chez le président de la FAF il y a quelques jours, Djahid Zefizef qualifiant les binationaux d'"étrangers".

Les dégâts du cas Benzema

Plusieurs agents de joueurs nés et formés en France, puis sélectionnés chez les jeunes en Afrique avouent que l'intégration n'est pas si simple avec un même refrain : "Il faut être honnête, la plupart du temps, ils ne parlent pas la langue, n'ont quasiment jamais mis les pieds dans le pays, ils sont parfois esseulés dans le groupe. Dans les pays d'Afrique subsaharienne francophone, sans la barrière de la langue, c'est sans doute plus simple, mais les questions ethniques peuvent exister et, là, c'est compliqué pour le « venu de France », comme on les appelle là-bas."

Et si le Maroc et la Tunisie ont une stratégie de détection de jeunes talents binationaux à incorporer sur la durée, en Algérie, c'est un peu au bon vouloir des sélectionneurs qui, parfois, pour des questions d'intérêt personnel, préfèrent s'appuyer sur un centre de formation local comme celui du Paradou. Malgré ces écueils et la vie pas toujours simple que les binationaux découvrent dans la sélection du pays de leurs parents, la vague se poursuit et même s'amplifie. Car certains sont refroidis par le climat ambiant dans le football français *(voir encadré page 39),* qui fait déjà suite à plus de dix ans de polémiques, du naufrage de Knysna en 2010 à l'affaire des quotas. Dans ce contexte, c'est surtout ce qu'il convient d'appeler "le cas Benzema" qui interroge aujourd'hui de jeunes talents français à la double nationalité. Car, entre sa mise à l'écart des Bleus pendant cinq ans et demi à la suite de l'affaire de la sextape, son départ du Mondial 2022 dans la plus grande confusion, suivi d'une passe d'armes à distance avec le sélectionneur Didier Deschamps, l'idée, même erronée, que le dernier vainqueur du Ballon d'Or est dénigré par la France a pu faire son chemin dans une partie des communautés originaires d'Afrique.

L'identification peut être forte chez certains. Différents interlocuteurs des fédérations africaines nous confirment que cette séquence joue en leur faveur, comme l'admet le Tunisien Mohamed Slim Ben Othman. "On connaît le contexte en France et le cas Benzema fait réfléchir pas mal de binationaux, notamment chez les Maghrébins. Aujourd'hui, c'est plus facile de récupérer des joueurs en France." La prolongation de Deschamps jusqu'en 2026, qui repousse l'éventuelle prise de pouvoir de Zidane aux calendes grecques, ne manquera pas d'alimenter ce sujet encore quelque temps. Du côté de la FFF, si on affirme ne pas être vraiment au courant de ces questions existentielles chez certains jeunes binationaux, on cherche à jouer la carte de l'apaisement, sans craindre une fuite préjudiciable de talents.

Un avertissement au Mondial qatari

"Ce n'est pas un sujet de préoccupation à la FFF, nous explique le président par intérim Philippe Diallo. Ce sont des choix individuels. C'est même une valorisation de la formation française qui permet de soutenir l'équipe de France mais aussi d'autres bonnes sélections. Pourquoi se plaindre du départ de certains joueurs vers d'autres nations alors que les Bleus ont des résultats exceptionnels depuis vingt-cinq ans ? Entre la qualité de notre accompagnement, de nos structures, de nos éducateurs et l'excellence de nos résultats, je ne doute pas que les meilleurs soient attachés à réussir avec les Bleus." La Tunisie de Wahbi Khazri, né à Ajaccio, a été un premier avertissement lors du dernier Mondial au Qatar (0-1). Et si, un jour, l'Algérie, composée d'une majorité de binationaux, éliminait la France d'une Coupe du monde ? "Alors oui, peut-être que notre réflexion serait amenée à évoluer", conclut Diallo. En attendant qu'un futur Zidane ne s'engage avec une autre sélection, jusqu'ici tout va bien. ⬢ **D. A., N. Dj.**

"Ce n'est pas un sujet de préoccupation. Ce sont des choix individuels"
Philippe Diallo, président de la Fédération française

LES ESPOIRS ET LE PSYCHODRAME DU RAMADAN

Rarement abordée lorsqu'on parle du choix de carrière des binationaux, la crispation autour de la question religieuse en France ne doit pas être occultée, dans un climat pesant ces derniers temps, entre l'affaire Christophe Galtier à Nice et les polémiques autour du ramadan le mois dernier dans les clubs de Ligue 1. Cette actualité a rattrapé la FFF et s'est invitée au château de Clairefontaine lors des derniers matches des Espoirs. Le premier jour du rassemblement des Bleuets, le mardi 21 mars, un groupe d'au moins six joueurs a averti le médecin, Marc Chasselat, de leur volonté de jeûner pendant le ramadan, qui commençait le jeudi 23 mars. L'information est remontée au staff des A, où la règle était claire, contrairement aux U20 de Landry Chauvin ou à l'équipe de France féminine d'Hervé Renard : les internationaux de Didier Deschamps, eux, étaient fortement encouragés à décaler le jeûne après le rassemblement, une injonction qu'ils ont suivie. Mais, pour certains Espoirs, il n'était pas question de céder sur leur foi. Au point que les joueurs concernés ont émis l'idée d'aller protester ensemble dans le bureau du sélectionneur Sylvain Ripoll. Sur le groupe WhatsApp des Bleuets, une grève a aussi été évoquée, comme l'idée, pour certains joueurs non musulmans, de sauter le repas du midi à la cantine en solidarité avec leurs coéquipiers, quitte à se faire livrer au château de Clairefontaine via des entreprises de restauration rapide à domicile.

Mbappé vient à la rescousse

Discussions entre gamins sur le ton de la rigolade, comme l'assurent certains ? Ces échanges privés, qui sont remontés assez vite en haut lieu, on ne sait comment, ont en tous cas été pris très au sérieux par la Fédération. Un vent de panique a même soufflé pendant quelques heures, une grève ravivant certains mauvais souvenirs liés à Knysna. À tel point que même Kylian Mbappé a été sollicité pour aller parler à la jeune génération, au titre, sûrement, de sa relation privilégiée avec le Lyonnais Rayan Cherki. À la sortie de leur bâtiment et avant l'entraînement du jour, l'attaquant vedette du Paris-SG et des Bleus a assuré comprendre leur point de vue mais les a dissuadés de mener toute action collective. À l'issue de ces quelques heures tendues, certains ont renoncé à jeûner, d'autres ont coupé la poire en deux ou presque en décidant de "sauter" quelques jours mais pas tous.

Dans ce contexte, Sylvain Ripoll, le sélectionneur, s'est montré plutôt conciliant et protecteur, encourageant ses joueurs à être discrets. L'absence de règle claire entre les différentes sélections a contribué aussi à ce flou et à cette désorganisation. Ce que nous a confirmé Philippe Diallo, le président par intérim de la FFF, attaché lui au principe de laïcité : "Il devrait y avoir une gestion commune *(du ramadan)*, il ne doit y avoir qu'un cadre, celui qui a été posé en équipe de France A et qui doit se décliner dans toutes les autres sélections. Et avec les différents coaches, il y aura un rappel de ce cadre pour ne pas qu'il y ait de gestion différente d'une sélection à une autre." En attendant, certains jeunes joueurs, comme le Troyen Yasser Larouci ou le Rennais Amine Gouiri, ont été assez marqués et contrariés par cet épisode. Ces deux-là peuvent prétendre à évoluer un jour sous les couleurs de l'Algérie. De quoi les influencer ou les conforter dans leur choix ? L'avenir à moyen terme le dira. ⬢

Vincent Garcia, avec D. A.

À LA RECHERCHE DU MYTHE DES MILLIONNAIRES

À Bogota, le club des Millonarios continue d'aimanter les histoires les plus folles, faites de gloire, de narcotrafiquants et de passions éternelles.

Par
Antoine Bourlon, à Bogota

Photos
Nadège Mazars/L'Équipe

Les anciennes gloires du club colombien s'affichent sur les murs du stade El Campin.

David Ovalle, supporter de Millonarios, pose en haut des tribunes du stade El Campin d'où on aperçoit les montagnes entourant Bogota.

C'est une caverne d'Ali Baba en plein cœur de Bogota, le repaire secret d'un enfant de 80 ans. Mario est à la fois une curiosité et un incontournable. C'est toute une aventure pour arriver jusque dans sa tanière : un grand escalier, une escale par sa bibliothèque bien décorée qui donne un avant-goût et enfin cette échelle, à l'étage de sa maison. "Dès que je peux, j'y monte", concède-t-il sans trop en dévoiler. Passée une trappe, on découvre un grenier, dix mètres carrés tout au plus, puis un décorum merveilleux. Des pin's du monde entier, une vieille télévision des années 1980, des fanions, des livres... "Et ça, c'est mon mur dédié à Millonarios !" Mario est génial. Il parle de "ses" Millos comme de ses enfants, partage des échantillons de passion comme on donne de l'amour. "C'est depuis que je suis tout petit, c'est comme ça... Ma tante et ma grand-mère m'ont autorisé à aimer ce club alors que beaucoup étaient pour Santa Fe."

Cette découverte dit beaucoup de ce que vous pouvez dénicher à Bogota, et de la passion qui déborde autour du club mythique. Mario évoque ses souvenirs merveilleux, raconte les trajets vers le stade comme d'autres leurs processions. Le club revendique neuf millions d'hinchas (supporters) et Mario en est un parmi tant d'autres. "Chacun a sa manière de vivre avec ce club, ça c'est la mienne", s'émeut-il.

Di Stéfano, les contes de Mario et les liquettes du monde entier

On l'y laisse un instant, car c'est David qui retient aussi l'attention. C'est un fan charpenté, de ceux que l'on respecte et que l'on aime écouter. Il organise, guide, fait les voyages à l'extérieur quand il peut. "Moi aussi, je suis fan depuis petit", raconte-t-il, traînant dans ses pas l'histoire récente des Millos. "C'est un club unique", dépeint David. D'abord fondé en 1937 par des étudiants, puis officiellement en 1946. Il est unique par son palmarès, par ses joueurs et son histoire. Millonarios est le club d'Alfredo Di Stéfano, ses fans ne manquent pas de le rappeler, et d'autres légendes comme Carlos Valderrama ou René Higuita, pour ne citer qu'eux. Plus récemment, et c'est une fierté à Bogota, les Millos ont formé Radamel Falcao. "Une légende, lui aussi", pérore David. On se targue de tout, des quinze titres de champion surtout. C'est donc ça le mythe, juste un palmarès ? On en veut plus. "Déjà, avoue un supporter, on a un côté extrême. Dans la victoire, on va dire qu'on a le niveau du Real Madrid, notre club « ami » d'ailleurs. Et dans la défaite, qu'il faut prendre trois tranquillisants." Mario valide la théorie et répond en se marrant qu'un "supporter est un peu un fasciste. Il croit tout savoir et il n'y a que son clan qui est bon et qui vaut la peine. Mais on est bons, nous !"

Il y a d'autres histoires à raconter, et Mario, assis dans son petit grenier d'enfant heureux, poursuit les contes. Il sort un livre écrit de sa main, *les 1001 anecdotes des Millonarios*, un best-seller. Sa femme, Elisabeth, elle aussi, est devenue une hincha. "On s'est mariés pour ça, d'ailleurs", rigole le vieux couple dans la voiture décorée aux couleurs de Millonarios. Dans son garage, Mario fait défiler son immense collection de maillots. Tout ça transpire l'histoire, les liquettes ont traversé le monde. "En fait, on est un club assez international et, dans les années 1950, à travers Di Stéfano notamment, on est devenus proches du Real Madrid", explique Mario. Légende ultime en Espagne, l'attaquant argentin fit un détour par Bogota, quatre saisons durant (1949-1953), après River Plate, un autre club "ami", et avant de gagner Madrid. Il remporta avec les Azul y Blanco le tournoi du cinquante-

Les Millos ont un côté extrême, à l'image des Commandos Bleus, un groupe d'ultras.

Les fans de Millonarios ont leur club dans la peau et affichent fièrement leurs couleurs, le bleu et blanc.

MILLIONARIOS BOGOTA

Date de fondation
18 juin 1946.

Palmarès
15 Championnats 1949, 1951, 1952, 1953, 1959, 1961, 1962, 1963, 1964, 1972, 1978, 1987, 1988, Clôture 2012 et Clôture 2017.
3 Coupes 1953, 2011 et 2022.
1 Superliga 2018.

"On était les meilleurs du monde, fut un temps"

David, ultra de Millonarios

naire du Real, en 1952, et les Millos ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin : l'année suivante, le club de Bogota remporta une ébauche de Coupe du monde des clubs. "On était les meilleurs du monde, fut un temps", exagère à peine David. "Aujourd'hui, c'est difficile de s'en rendre compte, poursuit en écho Mario, mais les Millonarios, c'était vraiment la crème de la crème."

L'incontournable "El Palacio del Colesterol"

Le président du club, Enrique Camacho, dépeint les Millos comme "une des plus grandes équipes de l'histoire de Colombie et d'Amérique latine. On a fait l'histoire du football. Ça nous remplit de fierté, et aussi de responsabilités". Certes, il n'y a plus l'aura ni le prestige, mais on s'accroche à autre chose, encore aujourd'hui, et la gouaille de ses fidèles peut se suffire à elle-même. Il faut se rendre au stade pour en comprendre davantage. C'est là que David a donné rendez-vous. El Campin est un bijou d'un ancien temps, dans le pur style sud-américain : les tribunes sont larges et étalées. Millonarios partage l'enceinte avec Santa Fe, l'ennemi juré, et chacun joue des coudes pour y placer ses couleurs. Le bleu pour Millos, le rouge pour les autres.

Un après-midi, on y hume l'odeur d'herbe coupée et on bloque sur le panorama, entre football, ciel bleu et montagnes. Bogota est à plus de 2 500 mètres d'altitude et, au sens propre comme au figuré, c'est à couper le souffle. Un soir, on y renifle autre chose, l'odeur du fumigène et celle des grillades. "S'il vient ici, chaque supporter doit passer à un endroit, répète David. *El Palacio del Colesterol* !" C'est un drôle de nom qu'il est inutile de traduire. À l'entrée d'El Campin, ce conglomérat de snacks fait office de sanctuaire de la malbouffe. Un ennemi des artères, un shot de bonheur mais la certitude d'entamer les rencontres à domicile dans de bonnes conditions. Même le président kiffe, "c'est iconique, concède-t-il, le repaire des familles et des enfants qui peuvent venir y manger de la cuisine typique colombienne. Une visite obligatoire !" C'est un avant-goût de la fournaise à l'intérieur : on peut y écouter les premières notes de musique, les premiers cris, ressentir l'adrénaline qui s'empare de l'équipe.

Le joug des cartels

David poursuit la visite, comme chez lui. "Mais c'est vraiment chez moi", rigole-t-il. Se sent-il mieux dans un autre endroit du monde ? Pas sûr. David fait partie d'un des plus grands groupes de supporters et il n'a pas besoin des clés pour pénétrer dans chaque petit recoin de la bâtisse. Il connaît les détails du vestiaire, les années de rénovation, le sens des magnifiques fresques qui ornent les murs du stade. David est aussi un puits d'histoire, comme beaucoup de ses amis, et elle ne s'arrête pas qu'aux moments de gloire. Si les Millonarios sont si mythiques c'est aussi parce que le club est complexe, torturé. Il y a eu bien sûr Alfredo Di Stéfano, oui, mais il y a eu "autre chose" et l'évocation des périodes plus sombres les fait tous sourire aujourd'hui. Les années 1980 ? "Ah là là", se marre Mario, sans regretter quoi que ce soit. C'était la grande époque des narcotrafiquants… Et c'était tout le football colombien, pas que nous !"

Les Millonarios n'ont pas échappé au joug des cartels. En 1983, le minis- •••

Dans sa maison, Mario (ci-dessus) accumule tous types d'objets en référence au Millonarios.

Alberto Gamero (à gauche), directeur technique, a aussi gagné le Championnat en 1988 en tant que joueur.

Avant chaque rencontre, toute l'équipe (à droite) chante l'hymne national ainsi que celui de Bogota.

Deux heures avant les matches, la police contrôle les banderoles qui seront déployées dans le stade.

Aux abords d'El Campin, *el Palacio del Colesterol* (ci-dessous) est un passage obligé.

Aux abords du stade El Campin, les supporters ont marqué leur "territoire".

Le club au bord de la faillite dans les années 2000

••• tre colombien de la Justice fait la liste publique des clubs liés au trafic de drogue : l'Atlético Nacional, l'América de Cali, le Deportivo Pereira, l'Independiente Santa Fe, le Deportivo Medellin et… les Millonarios. Les barons de la drogue se sont partagé les territoires et aussi le football. Pablo Escobar, le plus grand de tous, s'est offert l'Atlético Nacional, futur vainqueur de la Copa Libertadores, que l'on apercevra dans les mains de Don Pablo en 1989. À Bogota, dans le même temps, l'un des capos du cartel de Medellin, Gonzalo Rodriguez Gacha, s'est emparé des Millonarios. Grâce à l'argent de la cocaïne, exporté par tonnes vers les États-Unis, Gacha, surnommé "le Mexicain", bâtit l'une des meilleures équipes du monde. C'est une époque dorée pour le club, sacré champion en 1987 et 1988, et une époque bien trouble forcément aussi.

Les archives de *L'Équipe* parlent d'elles-mêmes. "Le parrain de la drogue aide les Millonarios, rappelle un reportage de 1993, et reste à savoir si l'influence des seigneurs se limite à l'achat de joueurs. Ou si elle peut aller, quand la passion ou l'orgueil deviennent obsessionnels, jusqu'à la corruption. C'est difficilement vérifiable, a fortiori en Amérique du Sud." Le temps a fait son effet depuis : il y a eu des enquêtes et des preuves, et tout était plus ou moins corrompu, arbitres, presse et dirigeants. Pour les Millos, ce sera le début d'un long chemin de croix. En 1989, le Championnat n'est pas attribué en raison de l'assassinat d'un arbitre ; et le meurtre, la même année, de Gonzalo Rodriguez Gacha "le Mexicain" met fin au dopage financier par l'argent de la coke ainsi qu'aux anecdotes farfelues. On raconte que pour fêter le deuxième titre, Gacha invita les joueurs à une orgie de nourriture, d'alcool et de sexe. Après deux jours de festivités, lassé de voir ses joueurs dormir, il les réveilla au son du fusil automatique. "Je vous ai invités pour baiser, pas pour dormir !", aurait-il tonné, selon la légende, une parmi tant d'autres.

Une marque de soda en sauveur

Un temps, à Bogota, un débat a eu lieu sur cette période : faut-il enlever les titres aux équipes des "narcos ?" "On ne va pas refaire le monde, sourient certains supporters, qui se marrent en rappelant que pour assister aux rencontres, alors recherché par la police, Gacha se déguisa en mascotte. Le passé, c'est le passé, non ?" Le débat semble enterré mais il existe bel et bien ; et, si l'on regrette tant les effusions de joie procurées par ces deux titres, c'est que la suite a été moins glorieuse. Sans l'aide de leur parrain, les Millonarios s'engagent dans une crise sans précédent : économique, sportive et structurelle.

Les années 2000 sont chaotiques, le club est au bord de la faillite. "On s'est sauvés par miracle", dit Mario, qui évoque notamment l'arrivée de Pepsi comme celle d'un sauveur. Mario se réjouit aussi des titres récents. Après ceux de 1987 et 1988, il a fallu attendre 2012, puis 2017, pour que Millos, deuxième club colombien le plus titré derrière l'Atlético Nacional, retrouve la gloire. "Économiquement, ça va mieux aussi, explique David, même si nous, supporters, on en aimerait toujours plus."

Après le titre de 1988, un narcotrafiquant a convié les joueurs à une orgie d'alcool et de sexe

Des rêves de Copa Libertadores

Rachetés par l'homme d'affaires français Joseph Oughourlian — aussi propriétaire de Lens, Padoue, et actionnaire du Real Saragosse —, les Millonarios sont désormais plus stables et sereins. La gestion a été laissée à un associé d'Oughourlian et le projet, "c'est avant tout qu'on soit solide, précise le président Enrique Camacho. On veut afficher une bonne gestion et positionner le club parmi le gratin colombien sur la durée, d'abord, avant d'être une tête d'affiche sur le plan international". Un temps, l'idée d'un partenariat avec Lens a germé mais elle s'est arrêtée, et les connexions se sont faites quasi exclusivement sur des échanges de joueurs. Le gardien vénézuélien Wuilker Farinez a rejoint le Nord de la France après avoir fait le bonheur de l'hinchada bleue et blanche. "On est dans une période stable, où le club tente de redevenir celui qu'il était par le passé, sourit un salarié. On ne sera jamais le plus grand club du monde, comme on l'a été, mais on se reconstruit petit à petit."

En 2022, le club de Bogota a remporté la Coupe de Colombie, le premier trophée depuis 2017, et tout le monde s'est alors embrasé dans la liesse et les larmes. Les Millos sont également passés proche du titre, qu'il convoite encore cette saison, et c'est tout ce que souhaite Mario. Encore de quoi garnir son grenier de quelques babioles. Et, peut-être, de voir un autre de ses rêves, plus grand encore, se réaliser : "J'espère voir ça avant de mourir : Millos vainqueur de la Copa Libertadores !" Il a encore de la place, pour ça, sur son mur des Millos. ⬢ A. B.

PAU LOPEZ

"L'ESSENTIEL EST DE NE PAS AVOIR PEUR"

Onzième joueur de champ lorsque l'OM ressort le ballon, le gardien espagnol de 28 ans considère désormais que le risque fait partie intégrante de son jeu. Loin de son but ou sur la ligne, il détaille la manière dont il conçoit son rôle de premier relanceur et de dernier rempart.

Par
Thymoté Pinon, à Marseille

Photos
Sébatien Leban/L'Équipe

Depuis 2021, sous les ordre de Jorge Sampaoli puis d'Igor Tudor, le gardien de but espagnol a fait étalage de la qualité de son jeu au pied. La preuve, il a déjà délivré deux passes décisives en L1 pour Bamba Dieng et Alexis Sanchez.

L'HÉRITAGE DE SAMPAOLI
"L'IMPRESSION QUE LE JEU AU PIED POUVAIT ÊTRE RISQUÉ"

"Jorge Sampaoli *(NDLR : ancien entraîneur de l'OM, février 2021-juillet 2022)* nous a mis en tête que le gardien pouvait faire office de onzième joueur de champ. Au départ, vu de l'extérieur, cela peut paraître un peu bizarre. Car les gens considèrent le goal comme un type à part. Moi le premier, je ne me suis pas instantanément senti à l'aise. Au début, c'était difficile. Comme tout le monde, j'avais l'impression que jouer autant au pied pouvait être risqué. Puis, je me suis fait à l'idée et j'ai vu, comme toute l'équipe, que ça pouvait surtout être d'une grande utilité. Je pense que le groupe adhère désormais pleinement à ce concept."

LE SENS DE L'ADAPTATION DE TUDOR
"À LA BASE, IGOR N'UTILISE PAS AUTANT LE GARDIEN"

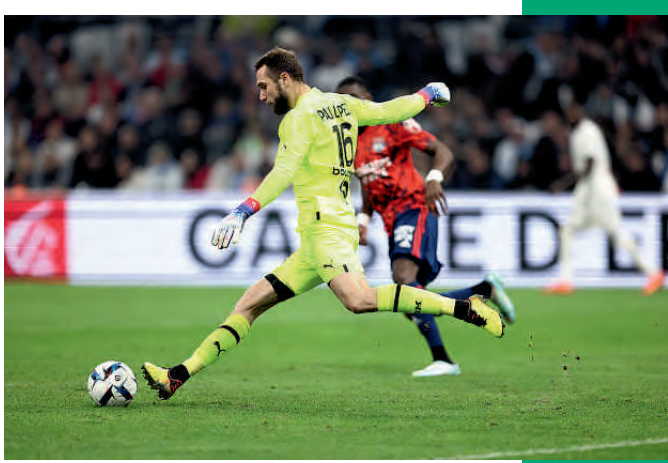
"À la base, Igor *(Tudor, l'actuel coach de l'OM)* n'est pas forcément un entraîneur qui utilise autant le gardien. Je ne pense pas qu'il croyait fondamentalement beaucoup à tout ça. Mais, comme il a vu que l'équipe était à l'aise avec cette idée, il s'est adapté. Il a intégré cet aspect à son jeu et à ses entraînements. Très vite, on s'est mis à (re)bosser ces sorties de ballon. Et je crois que l'équipe le lui a bien rendu ! Depuis l'an dernier et jusqu'à présent, cela nous aide. On aurait eu tort de changer. Avoir un joueur de plus à la relance pose des difficultés à l'adversaire. C'est plus difficile pour les attaquants de nous presser car ils sont souvent un ou deux de moins que nous, les premiers relanceurs."

LA DIFFÉRENCE ENTRE LES DEUX ENTRAÎNEURS
"UNE LIGNE DIRECTRICE BEAUCOUP PLUS VERTICALE"

"Avec Igor, on bosse pas mal les relances mais il n'a aucun problème avec le fait que j'allonge. C'est un équilibre entre les deux *(relances courtes et plus longues)* en fait. Sampaoli souhaitait à tout prix conserver le ballon, installer un jeu de position. La ligne directrice d'Igor est beaucoup plus verticale. Son idée, c'est utiliser les espaces et c'est en cela que mon jeu au pied l'intéresse. C'est mathématique : si chaque adversaire sort pour cadrer son vis-à-vis et que l'un d'eux vient me presser, il y a forcément un gars libre quelque part sur le terrain. Notre but va être de toucher ce joueur-là pour arriver le plus rapidement possible dans la moitié adverse. C'est ce que nous travaillons tous les jours."

L'ACCEPTATION DU RISQUE
"ON A PLUS DE TEMPS QUE CE QUE L'ON PENSE"

"Quique Setién, que j'ai eu au Betis, a d'abord fait évoluer ma réflexion sur ces questions. C'est lui qui m'a initié au jeu au pied. Il m'a dit – et il le disait à



tous ses joueurs –, qu'on dispose toujours de plus de temps que ce que l'on croit. Qu'il faut rester tranquille. Au départ, je paniquais un peu lorsque l'attaquant me pressait. Puis, j'ai regardé des extraits de certaines situations et j'ai réalisé qu'il avait raison. C'est plus facile devant son écran, mais j'ai aussi et surtout réalisé que tout dépendait d'une seule chose : la prise d'informations. Maintenant, quand l'adversaire sort sur moi, je sais très souvent depuis un moment où je vais jouer. Résultat, mon jeu n'est plus vraiment à risque. De l'extérieur, on peut penser qu'il l'est. Mais, puisque je sais ce que je vais faire lorsque l'attaquant se rapproche, ce n'est pas si périlleux. C'est l'impression visuelle qui provoque des sueurs froides aux gens, rien de plus. Sur le terrain, on a beaucoup moins peur. Et je crois que le Vélodrome s'est habitué. On ressent ces choses-là depuis la pelouse."

LE FAIT D'ÊTRE AUSSI CONNECTÉ À L'ÉQUIPE

"CELA ME PERMET DE M'AMUSER !"

"Est-ce que le fait de devoir être aussi concentré quand l'équipe a le ballon peut me rendre plus vulnérable sur ma ligne ? Je ne le crois pas. Je crois même que c'est l'inverse, que ça m'aide de jouer comme ça. Parce que participer au jeu me permet d'être encore plus concentré et… de m'amuser. Mais il y a un revers : lorsque tu fais un mauvais match avec tes pieds, ta confiance a tendance à diminuer un peu. Sous Sampaoli, lorsque je n'avais pas été terrible dans mes relances, j'avais parfois l'impression d'avoir livré un mauvais match. Même lorsque j'avais tout bien fait sur ma ligne !"

ENDOSSER DES RESPONSABILITÉS

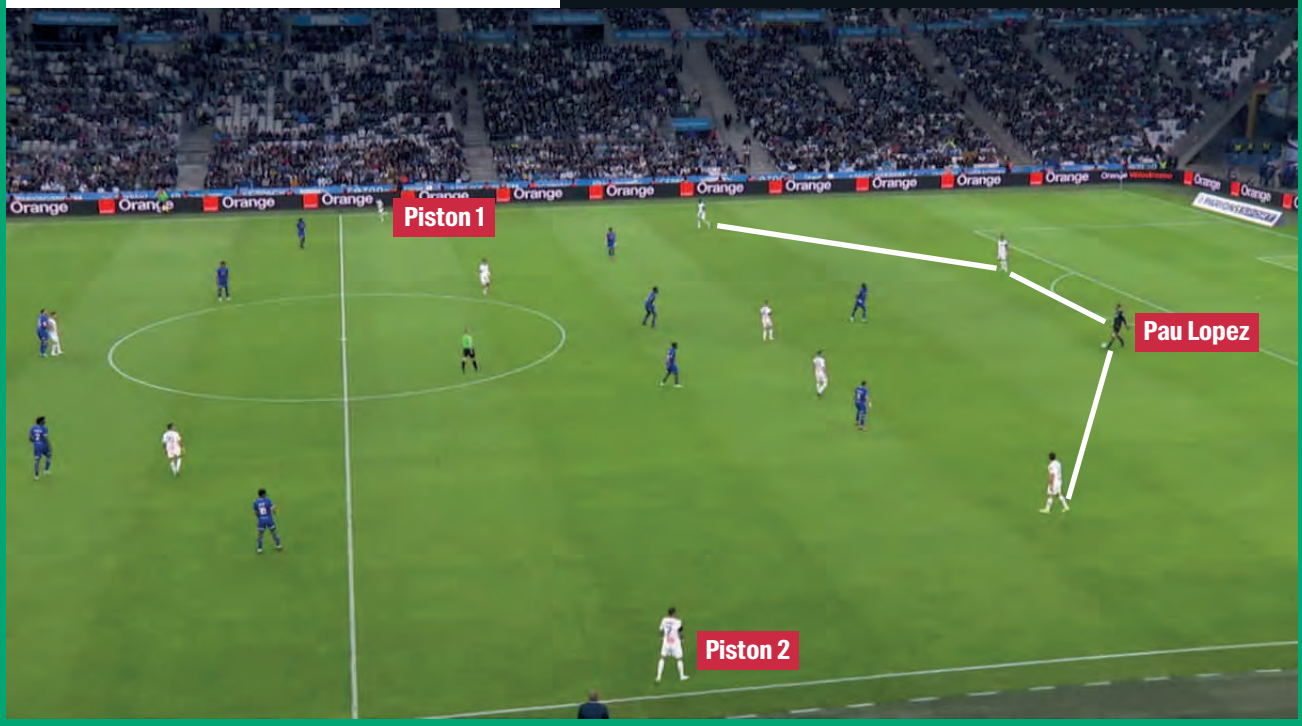
"IL Y A PLEIN DE GARDIENS MEILLEURS QUE MOI AU PIED…"

"Mon jeu au pied me permet d'aider à la relance mais je ne pense pas que ma plus grande qualité soit la technique. Selon moi, ce n'est en tout •••

CAS PRATIQUE NUMÉRO 1

SE POSITIONNER ENTRE LES CENTRAUX

"La structure que vous observez régulièrement *(Pau Lopez, ici contre Troyes, 3-1, aux côtés de l'un de ses défenseurs centraux, les deux autres centraux en position de latéraux et les pistons dans le rôle de purs ailiers)* ne varie qu'à la marge. Donc, on travaille tout ça, oui. Mais même si tu bosses énormément durant la semaine d'entraînement, tu ne pourras jamais savoir comment l'équipe adverse va se comporter le week-end. Durant le match, tu observes comment elle te presse et comment tu peux lui faire mal. C'est au fil des quatre-vingt dix minutes que tu trouves les solutions. Vont-ils me presser ou non ? La simple réponse à cette question peut changer beaucoup de choses. Le dimanche, tu dois réussir une synthèse entre tout ce que tu as étudié et ce qui se présente finalement à toi."



Alex Martin/L'Équipe - Wyscout

La maîtrise des airs et des duels aériens est un domaine dans lequel Pau Lopez s'est affirmé cette saison.

••• cas pas le plus important. Il y a plein de gardiens meilleurs que moi dans ce registre. L'essentiel, et cela vaut pour tout mon jeu, c'est plutôt ma capacité à accepter les risques. Je n'ai jamais craint de commettre des erreurs. On me demande de jouer avec les pieds ? OK, allons-y, cherchons à progresser ! Au final, ça a plutôt bien marché, non ? C'est comme ça que je fonctionne. *(Il sourit.)*"

LA CAPACITÉ À PASSER À AUTRE CHOSE

"TU RENTRES CHEZ TOI AVEC UNE SENSATION DE MERDE"

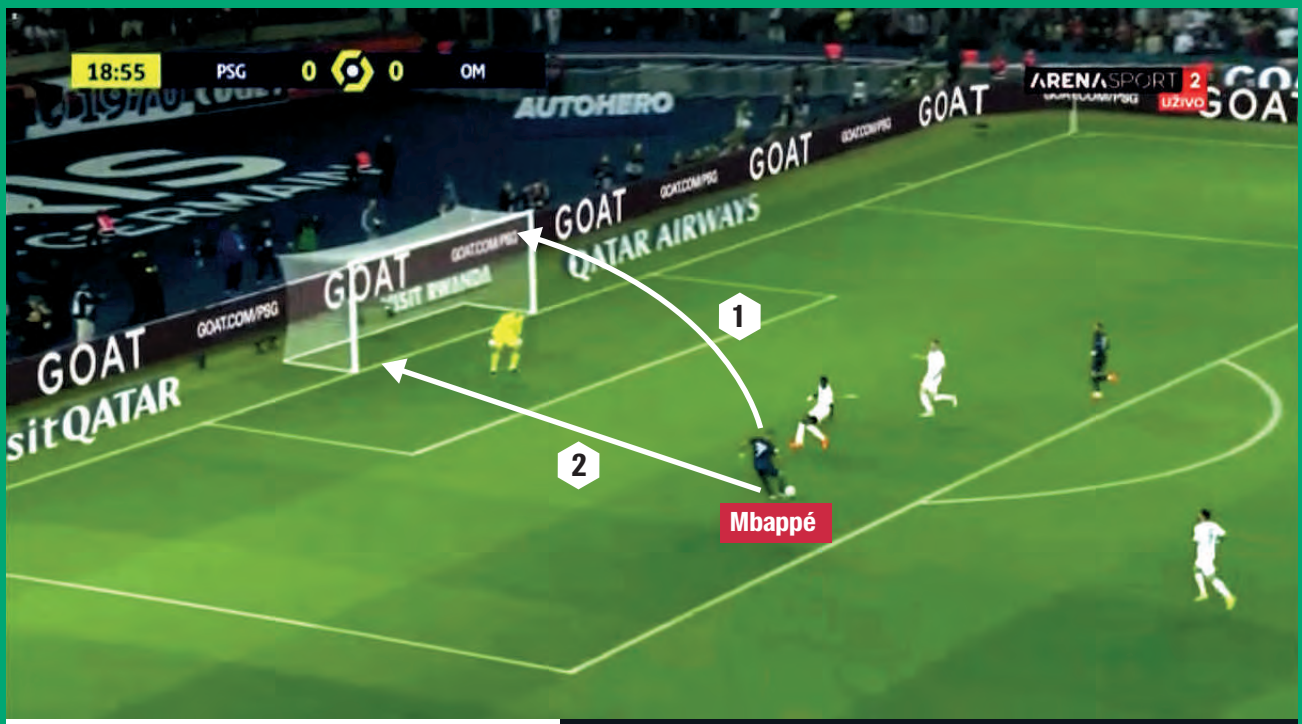
"Lors d'un match comme celui de Montpelier *(voir cas pratique numéro 2),* par exemple, tu passes d'une bonne sensation à une sensation de merde en quelques secondes. Jusqu'à la 89e, tu as été plutôt bon et puis tu commets une erreur. Et tu rentres chez toi avec tout ça en tête. Mais l'essentiel, c'est de passer à autre chose, de ne pas laisser une action dicter ce que tu vas faire par la suite. Il faut même réussir à basculer pendant le match. À Montpellier, je me souviens avoir effectué une nouvelle sortie juste après mon carton jaune. On doit vivre avec ça, c'est le poste qui le veut. Pour en revenir à ce que tu ramènes à la maison : c'est désormais beaucoup plus facile pour moi, mainte-

CAS PRATIQUE NUMÉRO 2

SE RISQUER DANS LES AIRS

"Sur cette sortie manquée *(où il provoque un penalty et passe proche de l'expulsion contre Montpellier, 2-1, 2 janvier 2023),* je pouvais adopter deux attitudes : celle du gardien qui ne sort quasiment pas, qui cherche à ne pas commettre d'erreur ; celle de celui qui cherche à aider son équipe. Je crois en la seconde option. Mais le jeu aérien est l'un des aspects les plus difficiles et je me suis trompé. À chaque fois, on prend des décisions à risque. Je pense toutefois avoir fait des progrès en ce domaine. Mais ces erreurs arrivent. Tu lis mal l'action, tu es puni. L'essentiel, c'est que l'équipe sente qu'elle peut compter sur toi et elle aura plus tendance à ressentir cela avec un gardien qui sort."

Franck Faugère/L'Équipe - Wyscout



nant que j'ai une compagne et des enfants. Quand tu es jeune, les choses qui se passent sur le terrain t'impactent davantage car tu n'as quasiment que le foot dans ta vie. L'expérience, le fait de grandir *(il a 28 ans)*, ça te donne l'équilibre nécessaire. Il faut traverser certaines étapes. Celle de la Roma en a été une *(il y a évolué entre 2019 et 2021 sans vraiment s'imposer),* par exemple. En général, tu te sens sur le terrain comme tu te sens dans la vie."

LES DUELS AVEC L'ATTAQUANT ADVERSE

"IL FAUT AVOIR LE CRAN DE RESTER PLANTÉ, D'ATTENDRE"

"Déjà, il faut identifier si tu dois vraiment disputer un duel ou rester sur ta ligne. Parfois, tu cherches à tout prix à te rapprocher de l'attaquant, à réduire l'angle et, avec du recul, tu réalises que tes défenseurs étaient encore plus ou moins à la lutte et que tu aurais dû rester sur ta ligne de but. Pourquoi ? Parce que tous les attaquants du monde ne sont pas Cristiano Ronaldo, Lionel Messi ou Kylian Mbappé ! Ils ne sont pas tous capables de frapper sous pression au ras de ton poteau. Dans pas mal de situations, les frappes aboutiront dans une zone où tu pourras effectuer un arrêt plus ou moins facilement. Mais, lorsque le duel se présente réellement, tu dois avoir le cran de rester un peu planté, d'attendre. Dans ce registre, Marc-André ter Stegen *(le gardien du FC Barcelone)* est très fort. Il attend, il attend, et ensuite il réagit très vite. C'est exactement ce qu'il faut réussir à faire et ce à quoi on s'entraîne." **T. P.**

CAS PRATIQUE NUMÉRO 3

SE GARDER DE TROP ANTICIPER

"Ce n'est pas un un contre un à proprement parler *(contre le PSG, 0-1, 16 octobre 2022)* mais si je m'étais laissé dicter par l'émotion, j'aurais peut-être effectué un petit pas vers le côté opposé (1), vers l'endroit où Kylian aime enrouler ses ballons. Et j'aurais encaissé le but ! Car on sait qu'il aime désormais également fermer son pied, viser le premier poteau (2). Ici, ce qui me permet de réussir l'arrêt, c'est le fait de rester calme, d'organiser mes pensées. Mais cela vaut pour plein d'autres situations. Vous voulez la vérité ? Quand tu revois les buts que tu as encaissés, tu te dis régulièrement que tu avais travaillé ces situations à l'entraînement. C'est pour ça qu'il faut essayer de rester le plus froid possible le week-end, d'analyser les choses."

La patience est une qualité que cultive Pau Lopez, que ce soit en un contre un devant les attaquants ou pour la reconnaissance de son talent.

LISBONNE, HAUT ET BÁS ET TAGE

À l'embouchure du fleuve portugais, adorateurs de Benfica et du Sporting naviguent entre mélancolie de leur glorieux passé et espoir de retrouver le devant de la scène européenne.

Par
Théo Troude, à Lisbonne

Photos
William Dupuy/L'Equipe

ATLAS
Lisbonne, Portugal.
Population
510 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 13 °C.
Température moyenne l'été
23 °C.
Ensoleillement
7,7 heures de soleil par jour.
Précipitations
75 jours par an.

Vous avez déjà vu des ultras opposés se câliner pendant un derby, vous ? Moi, jamais. C'est pourtant à ça qu'on reconnaît les Oies ("Gansos" en portugais), ces supporters de Casa Pia qui assènent de bécots affectueux les leaders du Sporting Portugal. Je sens la sueur qu'ils partagent au coucher de soleil, la bière Sagres qui colle au bout de leurs doigts, l'odeur des pins qui enclavent une pelouse imparfaite… Bref, le bonheur simple qu'ils embrassent en ce dimanche de Pâques.

Si Casa Pia ne vous dit rien, c'est normal. Je vous parle là d'un club attirant 200 fans dans ses meilleurs jours, longtemps candidat à l'Europe après quatre-vingt-trois saisons passées hors de l'élite. Et qui tient en échec le géant vert à la mi-temps (2-2), au sublime mais vétuste stade National du Jamor. L'arène, inspirée de la Grèce antique, est prêtée au promu le temps d'agrandir son minuscule stade Pina Manique *(voir par ailleurs)*.

Dans une ville où beaucoup sont abonnés à Benfica ou au Sporting avant même leur naissance, Casa Pia est un cas unique. Miguel Barata, le boss des Oies, descend la tribune principale pour me le démontrer. Il partage d'abord une ultime accolade avec le chef de la Juventude Leonina, le principal groupe ultra des Lions. On s'assied sur une marche, il m'enlace par le cou. "Casa Pia, c'est une institution religieuse créée en 1780, une école par laquelle tous nos fans sont passés. À l'époque

53

du royaume, on nous appelait « les oies » parce qu'à chaque défilé de la reine, on était les plus élégants. Et on a gardé ça. Nous ne sommes qu'amour et élégance. C'est notre signature : le fair-play. On est toujours en symbiose avec nos adversaires. Regardez, on est tous dans une même tribune."

Si bien que Bruno, le petit capo qui se dresse sur le muret en face de nous, peine à se faire entendre dans la grande enceinte remplie de supporters en vert. Quand la sono crache "Casa Pia !", le stade National répond : "Sporting !", en chœur. Le claquement de malheureux bâtons gonflables noirs et blancs n'y change rien, le Sporting joue à domicile, même à 15 kilomètres du José-Alvalade. Loin d'être un problème pour Bruno. "Je suis un abonné du Sporting, me lâche-t-il. Je chante à la gloire de Casa Pia *(sur la mélodie de* Joyeux anniversaire*)* juste pour m'amuser." En réalité, tous les fans de Casa Pia supportent soit Benfica, soit le Sporting. Raison pour laquelle personne n'a pleuré la défaite honorable des Oies, 4 buts à 3.

Porto, l'ennemi de toute une capitale

L'histoire de ce derby original peut prêter à sourire, mais pointe deux réalités. Commençons par la plus joyeuse : Lisbonne n'a jamais été aussi unie. "Tout le monde se mélange, entre Benfica et Sporting aussi, m'assure Guilherme, supporter vert et blanc. Dans mon groupe d'amis, c'est 50 % •••

PRATIQUE

Décalage horaire
- 1 heure.

Distance Paris-Lisbonne
1 470 km.

Vol Paris-Lisbonne 2 h 30.

Prix du billet d'avion Entre 75 et 250 euros l'aller-retour.

Une nuit d'hôtel
Entre 30 et 130 euros.

Trajet aéroport - centre-ville
1,50 euro en bus (30 minutes), 10 euros en taxi (20 minutes).

Ticket de transport en commun 1,50 euro.

Quand Benfica accueille le FC Porto au stade de la Luz, c'est tout un club, ultras, supporters et vendeurs, qui se mobilise contre le rival du Nord. Même les hauts lieux touristiques comme le monument au marquis de Pombal (ci-dessus) ou la tour de Belém (page de droite) sont désertés. Seuls les fans du Sporting observent avec détachement ce sommet du Championnat portugais.

••• pour le Sporting, 50 % pour Benfica. Quand on a remporté le Championnat, en 2021, tous mes amis de Benfica sont venus célébrer avec nous. Et ils nous ont félicités quand on a battu Arsenal *(1-1, 5-3 aux t.a.b. ; 2-2 à l'aller)* en huitièmes de Ligue Europa. Ils nous ont souhaité de les rejoindre en Ligue des champions avec une victoire en C3 (*le Sporting sera éliminé en quarts par la Juve, 0-1, 1-1*). Benfica mérite d'être premier en Liga, comme nous d'être seulement quatrièmes. La relation est saine. Je n'ai jamais senti au cœur de Lisbonne un conflit tel que celui qui nous oppose à Porto."

Les tensions nord-sud ont atteint un pic, tant les divergences culturelles entre les deux grandes métropoles se renforcent. Je l'ai réalisé le 7 avril lors du 252e Classico de l'histoire, entre Benfica et Porto (qui mène la danse avec 12 victoires de plus). À deux heures et demie du match de l'année, les 4 000 supporters bleu et blanc débarquent aux abords de l'immense cathédrale rouge que constitue l'Estadio da Luz. Les insultes fusent, comme les doigts d'honneur, les forces de l'ordre gèrent la distance comme elles le peuvent avec les Diabos Vermelhos (Diables Rouges) et les No Name Boys, les deux groupes ultras de Benfica.

Le soufre emplit l'air. Les fumigènes, pourtant interdits, sont partout. "Tu dois comprendre, c'est comme Paris-Marseille, deux identités opposées qui s'affrontent", me glisse Artur au moment où un fumi éclate contre mon pied et repeint en rouge ma chaussure blanche. Cela me fera un souvenir. "Cette atmosphère, on l'appelle « a mistica » *(la mystique)*, ça ne peut pas s'expliquer, ça se ressent et ça te marque", me sourit un fan en passant.

La marée rouge et blanche

La marée benfiquiste se déplace vers la station de métro Alto dos Moinhos, quelques dizaines de mètres en amont. Le bus passera par ici. L'intensité redouble. Toute la semaine, les fans ont préparé le rond-point attenant Cosme Damiao, du nom de l'un des fondateurs du club. Sur un mur, le visage des plus grandes légendes de l'institution créée en 1904. Au-dessus, un message pour les joueurs : "Osez prendre place dans notre histoire."

À huit journées de la fin, Benfica mène le Championnat de 10 points, devant Porto. Mais les Aigles n'ont plus battu les Dragons à domicile depuis 2018. Et n'ont plus gagné le moindre titre depuis 2019. Les 267 000 abonnés actifs (le deuxième plus grand total au monde après le Bayern) ont fini par oublier l'ivresse des nuits sur la place Marques de Pombal, le lieu des triomphes des clubs et de la sélection. Alors s'il rêve de retrouver sa superbe, le club aux deux C1 (1961 et 1962) et aux 37 titres en Liga – un record – doit s'imposer. Chacun sait néanmoins que ce sera compliqué, comme Rafael, qui enchaîne sa quatrième "caneca" (pinte) devant la statue d'Eusebio, Ballon d'Or 1965. "Porto essaie toujours de créer une guerre

avec Lisbonne. C'est dans la culture de ses fans, une question de supériorité nationale. Même avec des U13, Porto donnerait sa vie pour nous empêcher de gagner. Ce n'est pas notre mentalité, on s'aime nous-mêmes et on ne pense pas tout le temps à Porto. Alors qu'eux, même en menant 5-0 contre le Real Madrid en finale de Ligue des champions, chanteraient toujours contre nous."

Deux quartiers, deux ambiances

Quant à la question de la rivalité avec le Sporting, Rafael répond par un chambrage gentillet. "C'est un membre de la famille. Le Sporting, c'est un peu le cousin attardé avec lequel on doit faire joujou de temps en temps." Signe de l'unité lisboète, certains supporters du Sporting ont d'ailleurs fait le déplacement (Alvalade n'est qu'à un kilomètre). Comme Lionor, incognito au milieu de ses amis de Benfica. "Je n'irai pas jusqu'à porter le maillot, mais ça reste facile de venir ici", souligne-t-elle.

Historiquement, pourtant, tout oppose ces deux institutions. Benfica a toujours été un club populaire, basé dans le quartier qui porte son nom, au nord de la ville. Le Sporting, lui, est issu d'une volonté de la bourgeoisie des belles rues de Lumiar, près de l'aéroport. Deux géants qui se sont disputé la signature d'Eusebio, qui a finalement rejoint Benfica, puis de Cristiano Ronaldo, bien plus tard. Depuis 2020, le centre de formation du Sporting porte le nom du quintuple Ballon d'Or.

Mais aujourd'hui, l'incidence sociale s'est effacée. Des ouvriers peuvent soutenir le Sporting, et des cadres chanter pour Benfica. "Benfica a plus de fans sur le papier, mais nous, on reste toujours au stade jusqu'à la fin même en cas de défaite", tance Patricia, supportrice des Lions. L'avenir proche permettra de s'en rendre compte après le passage de Porto. 17 h 45. Coup d'envoi à 18 heures. Au cœur de la fournaise, je finis par trouver un chemin vers le stade. Je grimpe l'escalier, avant d'être pris aux tripes. Le soleil couchant s'engouffre sous la toiture, met en valeur le bien nommé stade de la Lumière et ses 65 000 places, occupées par des supporters passionnés et bruyants. Mes oreilles sifflent. Mais mes yeux ne peuvent quitter ce tifo resplendissant. Celui-ci représente un aigle, évidemment, et chacun brandit un morceau de plastique pour représenter les flammes de l'enfer dans lequel Porto a mis les pieds.

Sur la pelouse, tout se passe beaucoup moins bien. Après avoir ouvert le score contre le cours du jeu, Benfica est happé par l'intensité des hommes de l'ancien entraîneur nantais Sergio Conceiçao. 1-1 à la pause, puis 1-2 à la 54e minute, c'en est trop pour ce public exigeant. À l'heure de jeu, le stade commence à se vider, et à la 80e minute déjà, un bon tiers de l'audience a quitté l'enceinte. Une bagarre éclate même entre supporters de Benfica et, au coup de sifflet final, une bronca douche une équipe replongée dans ses doutes. Plus •••

STADES

1. Estadio da Luz
Avenida Eusebio da Silva Ferreira.
Club résident Benfica.
Inauguration 2003 (construit après la destruction de l'ancien stade, inauguré en 1954).
Capacité 65 000 places.

2. Stade José-Alvalade
Rua Professor Fernando da Fonseca.
Club résident Sporting Portugal (construit après la fermeture de l'ancien stade, situé à proximité et inauguré en 1956).
Inauguration 2003.
Capacité 50 095 places.

3. Stade national du Jamor
Avenida Pierre de Coubertin, Cruz Quebrada.
Club résident B-SAD (le stade accueille les finales de Coupe).
Inauguration 1944.
Capacité 37 593 places.

4. Stade du Restelo
Praceta Torres do Restelo.
Club résident CF Os Belenenses.
Inauguration 1956.
Capacité 19 856 places.

5. Stade Pina Manique
78 Estrada de Monsanto.
Club résident Casa Pia (qui évolue au stade du Jamor en attendant la rénovation du Pina Manique).
Inauguration 1954.
Capacité 2 574 places.

Ville de foot

Tandis que les touristes flânent devant l'Arc de triomphe de la rue Augusta, la mascotte de Benfica est prête à déployer ses "ailes" et les supporters du Sporting à donner de la voix.

••• que sept points d'avance, sept matches à jouer et, dans trois jours, la perspective ardue de recevoir l'Inter en quarts aller de C1.

O Barbas, incontournable figure

La tête à l'envers, les supporters des Aigles s'apprêtent à passer un sale week-end. Pour se consoler, on partage une bifana ou un prego *(voir encadré ci-contre),* deux casse-dalle suffisamment gras pour contenter la tristesse. Mais rien ne saurait mettre en sourdine les chants des supporters de Porto qui défilent sous le pont où notre food-truck se trouve. L'humeur n'est pas à la colère, mais bien à l'abattement. Les fans trouveront du réconfort le lendemain midi, dans leur temple au grand air, sur la côte atlantique. Rendez-vous est donné à Costa da Caparica, à vingt minutes de voiture du centre-ville. Ici, c'est le paradis. Du sable fin à perte de vue, des vagues parfaites qui attirent les meilleurs surfeurs du monde. Une compétition d'élite débute à mon arrivée. Mais je ne suis pas là pour ça. Je viens découvrir le fameux refuge, la brasserie d'O Barbas (La Barbe), le supporter le plus célèbre de Benfica.

La tradition veut que les joueurs du club déjeunent une fois par semaine dans le restaurant de cet ancien marin devenu homme d'affaires à succès. Ami d'Eusebio et de l'ancien président Luis Filipe Vieira, comme le prouvent les photos et marques d'affection qui tapissent les murs de

ON MANGE ET BOIT QUOI ?
Entre terre et mer pour supporter sans faim

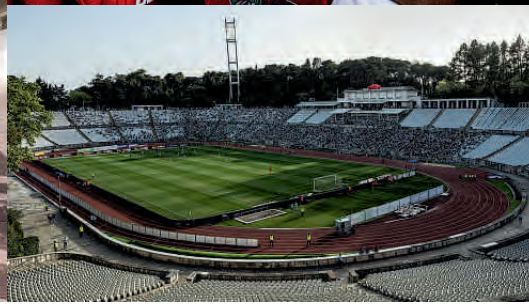
1. Bifana
Le casse-dalle typique des stades portugais *(photo).* En apparence, ce sandwich brille par sa simplicité : un petit pain portugais, nommé "papo seco", est uniquement fourré d'escalopes de porc. Mais le travail réside dans la préparation de la viande, marinée dans du vin blanc, de l'huile d'olive, de l'ail ou des épices qui imprègnent la mie. Pour 3 euros.

2. Prego
Littéralement un "clou", utilisé pour marteler l'appétit jusqu'à son oubli. Il s'agit d'une déclinaison du bifana avec du bœuf, frit ou grillé, souvent avec de l'ail et une moutarde traditionnelle. Toujours dans un pain rond, pour 3 euros.

3. Pastel de bacalhau
Ce "beignet de morue", facile à manger avec les doigts, est aussi composée de pommes de terre, d'œufs, d'oignons et de persil. Pour 1,50 euro environ.

4. Sagres ou Super Bock
Pas de repas d'avant match sans une "caneca" (pinte) de bière. Les supporters de Benfica ne jurent que par la Sagres, sponsor du club, quand les fans du Sporting boivent de la Super Bock, marque présente au dos du maillot vert et blanc. En réalité, les deux bières blondes sont plutôt similaires. Il vous en coûtera 2 à 3 euros aux abords des stades.

5. Ginjinha
Pour digérer le repas (ou la défaite), les Lisboètes terminent par un shot de ginjinha, une liqueur de ginja, "cerise griotte", avec une teneur en alcool de 20 °C. Pour 1,50 euro, le breuvage aide surtout à retrouver votre logement, niché sur l'une des sept collines de la ville.



l'établissement, O Barbas n'a manqué aucun des 1500 derniers matches, à domicile comme à l'extérieur. "Mais je vous préviens, vous ne le trouverez pas", me lance un serveur. Impossible de se montrer après une défaite. Coup de chance, je passe devant le local à poubelles, où il se cache, loin des clients.

L'homme est méfiant, me dévisage, la mine fatiguée et le teint pâle. Je le détends en blaguant sur le revers de la veille. "Ne m'en parle pas, c'était tellement faible", résume-t-il en me lâchant un petit sourire. Ce sera tout. Pas envie de discuter. Mais la générosité naturelle du personnage le pousse à m'offrir une écharpe. Celle-ci est floquée de l'inscription "Monstre sacré", surnom du mythique milieu offensif Mario Coluna, fidèle équipier d'Eusebio lors des deux conquêtes européennes. O Barbas me paiera surtout le repas, une caldeirada, un ragoût de poisson. Mes acolytes de table sont deux fauteuils de barbier, surmontés d'un aigle, un passage obligé pour les fans. S'y asseoir vous donnera la protection de l'esprit de Benfica, pour vous porter vers la victoire.

Le fado comme élixir

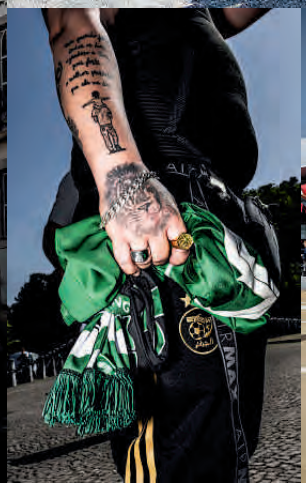
Et les supporters prient pour que les heures de gloire reviennent. Certes, Benfica a atteint deux fois de suite les quarts de la C1, mais le club n'est plus un candidat au sacre européen, ni même un ogre qui effraie sur la scène nationale. Juste après la déroute contre Porto, les fans ont commencé à douter de l'entraîneur Roger Schmidt et à imaginer une fin de saison catastrophique. À raison, peut-être, puisque Benfica s'inclinera contre l'Inter (0-2) puis sur la pelouse de Chaves (0-1), pour relancer la course au Championnat. Même constat pour le Sporting, ancien vainqueur de la Coupe des Coupes (1964), dont le plafond de verre semble être un titre national et un quart de C3 tous les vingt ans. Les deux géants restent désormais loin de leurs standards d'antan, sans vraiment savoir comment les retrouver.

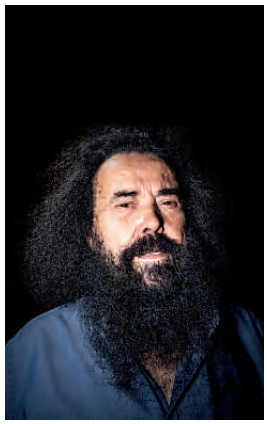
Même en centre-ville, dans les ruelles escarpées du quartier d'Alfama, la déflagration post-Classico se ressent. J'escalade l'une des sept collines de la ville, m'aide d'un shot de ginjinha *(voir encadré ci-contre)* pour atteindre le château Saint-Georges. Au bout de cet effort de dix kilomètres, réalisé en partie le long du tram jaune de la ligne 28 (la plus ancienne), je me retrouve au Miradouro da Senhora do Monte, offrant la plus belle perspective sur Lisbonne au crépuscule.

Dans mon dos, Duda prend sa guitare. Ce chanteur de rue alterne entre la bossa-nova et le fado, cette complainte musicale typique du Portugal, dont les thèmes privilégiés sont la tristesse du passé et la gloire perdue. Un mot martelé dans toutes les chansons : saudade. Intraduisible en français, il désigne ce sentiment de mélancolie mêlé de rêverie et d'un désir de bonheur •••

Du haut des miradors de l'Alfama (en haut, à gauche), la vue est sublime. Comme peut l'être la passion des fans du Benfica e Lisboa et de ses jeunes pousses. Un héritage qui se transmet de génération en génération. Mais qui a bien du mal à se perpétuer dans le stade National du Jamor, où évolue Casa Pia cette saison.

Ville de foot





À vingt minutes du centre-ville, de ses tramways et de ses files d'attente de supporters, à Costa da Caparica sur la côte atlantique, les surfeuses côtoient O Barbas (ci-dessus), le fan le plus célèbre de Benfica. Une légende que même les ultras du Sporting respectent.

••• imprécis. Exactement ce que ressentent les fans déçus de Benfica présents, hagards mais empreints de l'espoir qu'une nouvelle dynamique puisse s'enclencher.

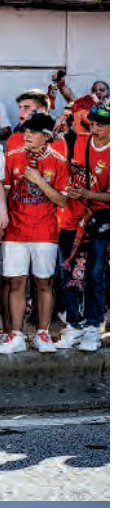
B-SAD, le symbole d'une déchéance

De quoi me ramener à la deuxième réalité, la moins drôle : la décrépitude du football portugais. Casa Pia, un club sans public, longtemps insignifiant dans le paysage national, regarde les meilleurs dans les yeux depuis sa reprise en 2020 par la famille américaine Platek, également propriétaire du club italien de La Spezia. Et ce, malgré un effectif médiocre. Derrière Benfica, Porto, le Sporting, voire Braga, c'est le néant. Les "grands" vampirisent tout, le Championnat atteint une faiblesse inquiétante, l'indice UEFA a chuté au septième rang d'Europe. Même les équipes B de Benfica et Porto, alignées en D2, sont professionnelles. Pendant que des clubs historiques de Lisbonne disparaissent dans un silence teinté d'indifférence.

Il suffit de voir ce qu'il reste de Belenenses, l'ancien géant du quartier de Belém, où se dresse la tour qui symbolise la capitale. Ce membre fondateur de la Ligue nationale, l'un des plus grands clubs de l'histoire du Portugal, encore présent en Ligue Europa en 2014, existe désormais sous deux versions différentes pour d'ubuesques raisons financières. En 2012, lourdement endetté, Belenenses a cédé 51 % de sa société anonyme sportive (SAD) à l'investisseur Codecity. En 2017, ce dernier s'est séparé du club pour devenir Belenenses SAD puis B-SAD (après décision du tribunal de la propriété intellectuelle), laissant l'entité originelle sans argent, en Sixième Division. Aujourd'hui, cette dernière vient de remonter en D2, où B-SAD joue le maintien (16e et barragiste) avec la menace d'être tout bonnement supprimé…

J'ai besoin de comprendre. Rendez-vous est donné à Seixal, sur l'autre rive du Tage, au centre d'entraînement et de formation de Benfica. La réserve du géant rouge reçoit justement B-SAD, relégable. J'attends dans le parcage visiteur de pouvoir interroger des fans. Aucun supporter à l'horizon. Quand soudain, à cinq minutes du coup d'envoi, apparaît un père de famille avec ses trois filles, vêtues du maillot floqué de la tour de Belém. "Je suis le chauffeur du club, et les fans de notre club, ça n'existe pas, me refroidit Pedro, le paternel. Les gens que vous verrez ici, ce sont les amis, les parents des joueurs, c'est tout. Le vrai club, c'est l'historique. Moi, ça me va, je conduis le car et mes filles peuvent venir au stade gratuitement."

Incroyable mais vrai. Chacune des vingt personnes du parcage me confirme être un proche de joueur. Comme Luis, papa du défenseur central Antonio Montez. "Ce club est absurde, peste-t-il. On n'a ni stade ni terrain pour s'entraîner. Et on a changé sept fois d'entraîneur en deux ans. On parle d'un club pro… Et à la fin de l'année, B-SAD va



ON VISITE QUOI ? *Balades et ruelles escarpées*

1. Le quartier de l'Alfama
À flanc de colline, l'Alfama *(photo)* est un labyrinthe dont la beauté se dévoile au bout d'un chemin biscornu. La récompense : des miradors offrant une vue sublime, et un accès au château Saint-Georges, vieux de bientôt mille ans.

2. Belém
Pas un monument ne symbolise plus Lisbonne que la tour de Belém. Outil de défense, phare, puis prison sur l'eau, le chef-d'œuvre se dresse sur la plage du quartier. Devant le monastère des Hiéronymites, témoignage de la richesse des découvertes des navigateurs portugais.

3. Le pont du 25-Avril et la statue du Christ Roi
Lisbonne s'organise autour d'un fleuve, le Tage. Cet ouvrage, nommé ainsi en référence à la révolution contre la dictature de Salazar en 1974, l'enjambe. Il débouche sur un Christ de 110 mètres.

4. L'ascenseur de Bica et la ligne 28 du tram
Le funiculaire de 260 mètres et le plus vieux tramway jaune de Lisbonne suscitent des millions de likes sur les réseaux sociaux. Situés au cœur de la vieille ville, ils créent d'interminables files d'attente.

5. Baixa et l'ultra-centre
Une immense place, les pieds dans l'eau du Tage. Ainsi se présente la place du Commerce, inondée d'un soleil qui s'échappe par la Rua Augusta, l'artère principale de la ville. Ce couloir de 550 mètres requiert des coups d'œil sur les côtés, notamment vers l'ascenseur néogothique de Santa Justa, qui relie Baixa au Bairro Alto, le quartier de la fête.

disparaître pour être absorbé par Cova da Piedade, qui n'a même plus d'équipe senior !"

Belenenses, le motif d'espoir

Pour résumer, B-SAD fusionnera en fin de saison avec un petit club situé en face de Lisbonne. Le mariage portera un nom très facile à retenir : Clube Desportivo Cova da Piedade Futebol SAD. Chacun possède ce que l'autre n'a pas : B-SAD détient le statut pro, tandis que Cova da Piedade possède un stade, une structure de formation et… des supporters. Ce samedi-là, dans un silence total, B-SAD s'est imposé (1-0) contre Benfica B. Des histoires similaires de fusion-scission se multiplient autour de Lisbonne. Vilafranquense (en D2), le club de Vila Franca de Xira, 30 kilomètres au nord de la capitale, verra bientôt sa licence professionnelle rejoindre le Desportivo das Aves, près de… Porto.

Comme un rempart à ces non-sens, le CF Os Belenenses, l'historique, joue ce dimanche-là sa montée en D2, face à Amora. Un autre derby, au superbe stade ouvert du Restelo, qui se dévoile derrière le monastère des Hiéronymites. Devant une foule des grands soirs, un succès (3-0) rapproche l'authentique club de Belém d'un retour dans le monde pro, cinq ans après l'avoir quitté. Le week-end de Pâques, d'abord compliqué pour les clubs lisboètes, s'achève sur une note optimiste. C'est la force du fado et de la saudade : échouer, pleurer, mais ne jamais cesser de croire. ⬢ T. T.

À Lisbonne, toutes les rivalités, tous les différends entre Benfica et le Sporting s'effacent quand il s'agit de faire chuter le FC Porto. Cette fois, peine perdue , car les Aigles de la Luz ont dû baisser pavillon, 1-2.

1. Jean Prouff au Roazhon Park de Rennes sculpté par Annick Leroy.
2. Thierry Henry devant l'Emirates Stadium d'Arsenal.
3. Zinédine Zidane, son coup de tête sur Marco Materazzi devant le centre Georges-Pompidou.
4. George Best, Denis Law et Bobby Charlton sur le parvis d'Old Trafford à Manchester.

LA FRANCE À L'ÂGE DE BRONZE

Dans l'Hexagone, les statues de joueurs se comptent sur les doigts d'une main. À Nantes, Rennes, Carhaix et Reims se trouvent les quatre seules sculptures existantes... pour le moment. Par Rémi Tricault

60

"Une icône du football s'en est allée rejoindre les dieux du sport. Je proposerai prochainement qu'une statue soit érigée en son honneur aux côtés de Raymond Kopa." Par ces mots, Arnaud Robinet, maire de Reims, rendait hommage à Just Fontaine, décédé le 1er mars. Si le meilleur buteur de la Coupe du monde 1958 s'en est allé rejoindre son comparse, il le retrouvera également, dans un futur proche, sur le parvis du stade Auguste-Delaune. Érigée en décembre 2018, la statue de Raymond Kopa a, en effet, été la première représentation d'un footballeur identifié à avoir vu le jour en France, et à y rester. Certes, en 2012, l'artiste Adel Abdessemed avait représenté Zinédine Zidane assénant son coup de tête sur Marco Materazzi lors de la finale du Mondial 2006. Mais l'œuvre de 5 mètres de haut, installée devant le centre Georges-Pompidou de Paris, est désormais exposée au Qatar, au musée d'art moderne de Doha.

À Reims, en revanche, pas question de laisser filer ses légendes. "L'histoire du grand Stade de Reims repose sur la triplette Kopa, Piantoni, Fontaine", assure Robinet. Des socles sont prévus pour ces deux derniers depuis longtemps. Une fois "Justo" terminé, "Bout d'chou", le surnom de Roger Piantoni, devrait rejoindre ses coéquipiers. Il reste cependant encore un peu de chemin pour que l'effigie de Fontaine soit inaugurée d'ici à 2024, l'objectif fixé par la mairie. Un fois l'accord de principe avec la famille (en l'occurrence madame Arlette Fontaine) obtenu, un appel d'offres sera lancé auprès des artistes volontaires.

Bretagne, terre de prédilection

Pour trouver trace d'une autre statue, il faut se rendre en Bretagne où un autre Raymond s'est fait sculpter le portrait. À Carhaix-Plouguer, Kéruzoré a rejoint les cyclistes Bernard Hinault et Louison Bobet, le trio de chanteuses des sœurs Goadec ou l'écrivain Anatole Le Braz, tous inscrits au "panthéon des plus populaires de Bretagne". Le projet de

DR - Franck Faugère/L'Équipe - Alex Martin/L'Équipe

COMBIEN ÇA COÛTE ?

Le montant d'une œuvre d'art pourrait expliquer pourquoi les clubs anglais, puissants financièrement, sont plus enclins à passer commande que leurs homologues français. Dans le cas de Raymond Kopa, la ville de Reims avait lancé une entreprise de mécénat. "142 particuliers et 12 entreprises ont fait don d'environ 80 000 euros, explique Arnaud Robinet, le maire de la cité champenoise. Le Real Madrid a participé à hauteur de 30 000 euros, ainsi que le Stade de Reims et la municipalité d'Angers." De quoi financer les 200 000 euros nécessaires, de l'appel d'offres à l'installation. Les statues de Keruzoré et Prouff, elles, n'ont pas coûté aussi cher : 30 000 euros chacune. "Aujourd'hui, on pourrait en ajouter 10 000…" confie Laëtitia-May Le Guélaff, la sculptrice de Keruzoré. En cause, la hausse des prix des matières premières et de l'énergie. "30 000 euros, ça couvre surtout le prix de la fonderie !, appuie Annick Leroy, artiste de Jean Prouff et de Bernard Hinault à Carhaix. Le prix varie selon la statue. Travailler à partir d'un bloc compact pour représenter Prouff assis a demandé moins de ressources que pour un joueur en mouvement nécessitant un assemblage de pièces." ⬢ R. T.

**5. Henri Michel devant la Beaujoire de Nantes.
6. Lionel Messi à Buenos Aires.
7. Raymond Kopa devant le stade Auguste-Delaune de Reims.**

Raymond Kéruzoré, seul joueur à avoir vu sa représentation inaugurée de son vivant, a été motivé en 2014 après que *FF* a élu le meneur comme le plus grand joueur breton de l'histoire.

"Ces statues permettent à des villes ou des quartiers de leur offrir une identité. Cela témoigne également de l'importance du foot. Les joueurs sont les héros des temps modernes", affirme Christopher Stride, statisticien à l'université de Sheffield. Le chercheur, intarissable sur le sujet, a cofondé en 2010 le site From pitch to plinth : The Sporting Statues Project (Du terrain au piédestal, le projet des statues de sport) qui recense depuis 2010 l'ensemble des statues de foot, sports US, et cricket à travers le monde. Selon Stride, "on représente des footballeurs comme nous représentions des hommes politiques ou des figures religieuses. Le foot est la nouvelle religion".

Mais comment expliquer le nombre dérisoire de statues en France, contre une cinquantaine en Allemagne, plus de vingt en Espagne et près d'une centaine en Grande-Bretagne ? Tradition française se refusant à glorifier des sportifs, culture footballistique minime ? "Depuis cinq ans, nous voyageons beaucoup en Europe, explique Jacques Delanoë, le président du conseil d'administration de Rennes. Partout, les clubs respectent beaucoup plus leur histoire, leur âme."

"Partout, les clubs respectent beaucoup plus leur histoire"
Jacques Delanoë, président du conseil d'administration de Rennes

Phénomène de contagion

En 2019, le club breton a inauguré une galerie des légendes avec, en point d'orgue, l'installation de la statue de l'ancien milieu et entraîneur Jean Prouff au cœur du Roazhon Park le 10 mars 2021, jour des 120 ans du club. Stride y voit un parfait exemple du phénomène de contagion : "L'idée de copier ce que font les autres clubs est à prendre en compte." Copier les grands… ou son rival ? Deux mois après Jean Prouff, Nantes a inauguré la statue d'Henri Michel, disparu en avril 2018. Ce double trône à l'entrée de la Beaujoire. "Manchester United a six statues, City en a fait construire cinq. Boca prétend en posséder le plus grand nombre, mais River Plate assure détenir la plus grosse", énumère Stride. Entre hommage et guerre d'ego, commande municipale ou projet de club, la statue en dit autant sur le joueur représenté que sur son commanditaire. En France, la tendance se développe doucement. Un projet est en cours à Saint-Étienne pour célébrer Roger Rocher et Robert Herbin, illustres dirigeant et entraîneur-joueur des Verts. De quoi donner des idées à Jean-Michel Aulas ? ⬢

Pierre Lahalle/L'Équipe - Sylvain Thomas/L'Équipe - AD/Ville de Reims

SON BALLON DE PÈLERIN

Sacré sous les couleurs de l'URSS en 1986, Igor Belanov partage le trophée de sa vie avec le peuple ukrainien. Sur tous les fronts, l'ancien attaquant remonte le moral des soldats ou des enfants.

Par Emmanuel Bojan, à Chisinau (Moldavie), avec Théo Troude et Roberto Notarianni.
Photos Théo Saffroy/L'Équipe

Il n'a rien perdu de sa célébration de but frénétique et extatique, remontant le terrain bras en l'air et poings serrés, les sauts de cabri et la vitesse en moins, peut-être. À 62 ans, Igor Ivanovitch Belanov la reproduit volontiers sur la pelouse du stade Zimbru. C'est là, à Chisinau, capitale de la Moldavie, qu'il aurait dû jouer la Supercoupe d'URSS 1988 avec le Dynamo Kiev, contre le Spartak Moscou, finalement annulée pour des questions d'infrastructures. C'est là que nous le retrouvons, à quatre heures de route d'Odessa, sa ville de toujours, parce que la guerre frappe son pays depuis un matin de février 2022. "Je dois me mettre au niveau du Ballon d'Or, assure-t-il quand on lui demande les privilèges que lui confère cette sphère aurifère, en quoi elle a changé sa vie. Être toujours affûté pour répondre aux attentes de millions de personnes. Je n'ai pas été épargné par les blessures mais ça va, je me porte très bien, je suis jeune, talentueux, prometteur ! *(Rires.)*"

Meilleur buteur de la C2

Trente-six ans après, il n'a pas oublié l'année de son sacre, mais il a gagné en assurance, parfois sec avec ses proches, toujours prévenant avec ses hôtes, poignée de main ferme et chaleureuse. En 1986, il avait 26 ans et dégainé ses meilleures statistiques en carrière (22 buts en 41 matches). Vainqueur de la Coupe des vainqueurs de Coupes, à Lyon, face à l'Atlético de Madrid (3-0), meilleur buteur de la C2 (5 buts), champion d'URSS, auteur de 4 buts et 5 passes lors de la Coupe du monde au Mexique dont un triplé vain contre la Belgique (3-4 a.p.) en huitièmes... À l'époque, "content que [sa] modeste personne ait pu intéresser le jury", il avait martelé que c'était la récompense des accomplissements collectifs du Dynamo et que ses coéquipiers Alexandre Zavarov (6e), voire Pavel Yakovenko (21e) l'auraient méritée davantage. Il ne dévie pas de sa ligne solidaire : "Tous les joueurs de •••

Trente-six ans après son sacre au Ballon d'Or, l'ex-attaquant n'a rien perdu de sa vitalité d'antan et en fait ici une belle démonstration au stade Zimbru de Chisinau, dans la capitale moldave, où il s'est déplacé pour l'occasion, en raison du conflit en Ukraine.

Sur les traces de...

Igor Belanov a vécu une enfance difficile dans le district de Moldavanka, à Odessa (ci-dessus). Mais le jeune Soviétique n'a jamais arrêté le foot, devenant un joueur rapide et élégant balle au pied (ci-contre), atteignant des sommets sous le maillot du Dynamo Kiev – et de son coach Valeri Lobanovski (en haut, à gauche). Les belles performances avec son club permettront au buteur de l'URSS de recevoir le trophée du Ballon d'Or en 1986, année où il avait fait escale à Paris en octobre (à droite).

••• cette équipe possèdent ce trophée à parts égales. Les gens n'imaginent pas la somme d'efforts qu'il faut consentir pour aller chercher de grands succès."

Liesse et penalties manqués

Le 30 décembre 1986, les jurés de *France Football* l'avaient préféré à ses partenaires, mais aussi à Gary Lineker (2e), Emilio Butragueno (3e), au gardien roumain Helmuth Duckadam (8e), qui avait stoppé les quatre tirs au but barcelonais en finale de C1 ou encore à Michel Platini (11e), triple tenant du titre. Les archivistes rappelleront que Diego Maradona n'était pas éligible mais cela n'altérera pas l'impression laissée par Belanov (1,74 m ; chronométré à 5''7 aux 50 mètres), récompensé pour son style, sa technicité en mouvement, mariant vitesse et délicatesse. "En un sens, Mbappé est un Belanov des temps modernes, compare-t-il. C'est un formidable athlète, il est rapide, il me ressemble un peu. Je le suis et l'apprécie beaucoup." Son clone uchronique a déjà un Mondial en poche. "À choisir, la Coupe du monde est hors catégorie. Mais le Ballon d'Or est une récompense personnelle qui vous permet de savoir que vous avez fait quelque chose de votre vie." Fin 1986, il est le vingt-troisième lauréat. Notre correspondant Avdey Pinaloff l'avertit, Jacques Thibert, rédacteur en chef, le félicite au téléphone. "J'avais un pressentiment, je sentais

"Mbappé est un Belanov des temps modernes. Il me ressemble un peu"

depuis un mois que j'allais le gagner. J'étais à la maison, ma mère a immédiatement pris une bouteille de champagne." Il reçoit son trophée le 18 mars 1987, au stade Républicain de Kiev, à l'occasion du quart de finale retour de C1 contre Besiktas (2-0). "Je pouvais entendre le rugissement des 100 000 spectateurs. Tout le pays était en liesse." Pris par l'émotion, il manque un penalty. Comme en 1988, en finale de l'Euro (accordé par Michel Vautrot), face aux Pays-Bas (0-2), quelques secondes après avoir touché le poteau, quelques minutes après la volée de légende de Marco van Basten. "Vous pointez les deux sur dix-sept que j'ai ratés en carrière !, proteste-t-il. J'étais très gêné d'avoir déçu nos supporters. Je n'ai pas réussi à dormir

Le classement de 1986

1. **Igor Belanov** (URSS, Dynamo Kiev), 84 points
2. **Gary Lineker** (ANG, FC Barcelone), 62 pts
3. **Emilio Butragueno** (ESP, Real Madrid), 59 pts
4. **Preben Elkjær Larsen** (DAN, H. Vérone), 22 pts
–. **Manuel Amoros** (FRA, Monaco), 22 pts
6. **Alexandre Zavarov** (URSS, Dyn. Kiev), 20 pts
–. **Ian Rush** (GAL, Liverpool), 20 pts
8. **Helmuth Duckadam** (ROU, St. Bucarest), 10 pts
–. **Marco van Basten** (HOL, Ajax), 10 pts
10. **Alessandro Altobelli** (ITA, Inter Milan), 9 pts
11. **Michel Platini** (FRA, Juventus), 8 pts
–. **Jean-Marie Pfaff** (BEL, Bayern), 8 pts
13. **Jan Ceulemans** (BEL, Club Bruges), 7 pts
–. **Sören Lerby** (DAN, Bayern, Monaco), 7 pts
15. **Morten Olsen** (DAN, Anderlecht, Cologne), 6 pts
16. **Rinat Dassaïev** (URSS, Spartak Moscou), 5 pts
17. **Luis Fernandez** (FRA, Paris-SG, RC Paris), 4 pts
–. **Paulo Futre** (POR, FC Porto), 4 pts
–. **Harald Schumacher** (RFA, Cologne), 4 pts
–. **Ruud Gullit** (HOL, PSV Eindhoven), 4 pts
21. **Kenny Dalglish** (ECO, Liverpool), 3 pts
–. **Jean Tigana** (FRA, Bordeaux), 3 pts
–. **Pavel Yakovenko** (URSS, Dynamo Kiev), 3 pts
24. **Karl-Heinz Förster** (RFA, Stuttgart, Marseille), 2 pts
–. **Lothar Matthäus** (RFA, Bayern), 2 pts
26. **Michael Laudrup** (DAN, Juventus Turin), 1 pt
–. **Rudi Völler** (RFA, Werder Brême), 1 pt

Patrick Boutroux/L'Équipe - Fred Carol/L'Équipe

Jean-Claude Pichon/L'Équipe - Christian Rochard/L'Équipe

pendant une semaine. Mais Belanov ne regrette rien. Après tout, il n'existe pas de victoires sans défaites."

Valeri Lobanovski, un mentor en pleurs

Sa carrière ne connaîtra plus d'autre pic. Départ avorté à l'Atalanta en 1988, transfert à Mönchengladbach en 1989, dernière sélection soviétique en 1990. "Des hommes d'affaires sont intervenus alors que je devais rejoindre Bergame et la machine du sport soviétique, en échange de devises, m'a finalement envoyé dans une équipe qui ne jouait pas les premiers rôles. On n'avait pas notre mot à dire. Et je ne gagnais presque rien. Tout allait dans les poches des fonctionnaires à Moscou. Sauf en fin de carrière, grâce à de petits arrangements, appelons-ça de l'optimisation." En Allemagne, rien ne colle. "Les gens n'étaient pas communicatifs, les règles strictes, la langue difficile. Tout était contre moi et me semblait étranger. J'aurais pu exploiter tout mon potentiel en Italie, où j'aurais connu une exposition bien différente..." Il quitte le club, l'image écornée par une sombre histoire de vêtements volés dans un magasin par des connaissances soviétiques. Pas le pays et s'enterre à l'échelon inférieur à Brunswick.

"Nous n'avions ni droits ni libertés. C'était un système injuste, mais..."

Son football, c'était celui de Valeri Lobanovski – "un second père, il avait une faculté à trouver une approche pour chaque joueur" –, architecte du Dynamo Kiev puis de la sélection. "Il me voulait dès 1983. Le Dynamo était une équipe de niveau mondial. Mais je n'étais pas encore assez fort. J'ai refusé, je suis resté deux ans de plus au Tchornomorets Odessa." Il exhume une photo de son maître, en larmes dans ses bras, lors de son propre match d'adieu. "Il faut montrer ça aux jeunes footballeurs. La relation entraîneur-joueur est primordiale, elle délivre des émotions très fortes." Elle lui permit aussi de se loger. "Les appartements appartenaient à l'État. Un jour, je me suis adressé à lui : « Je travaille dur depuis deux ans. J'ai une épouse et un enfant *(prénommé Valeri, en hommage)*." Il m'a répondu : « Si tu marques deux buts contre le Rapid Vienne, tu en auras un. » Ce jour-là, j'ai traversé le terrain comme un éclair !"

Stoitchkov effrayé par son quartier

Un reflet de l'ambivalence de la période soviétique. "Nous n'avions ni droits ni libertés. Et un athlète n'obtenait rien en retour à la fin de sa carrière. Un système injuste. Mais la vie était belle. Nous, les jeunes, n'avions pas d'outil de comparaison. On jouait pour l'honneur, le foot ne drainait pas autant d'argent que maintenant. En URSS, on ne divisait pas les gens en nationalités ou républiques. Nous vivions tous dans un grand pays et représentions une équipe très compétitive où il était difficile de percer. Si les fans se souviennent d'un but et parlent de sa beauté trente ans après, alors on n'a pas fait tout ça pour rien."

Son enfance, en revanche, ravive moins de souvenirs heureux. Le district de Moldavanka, peu recommandable, effraie même un autre Ballon d'Or, Hristo Stoitchkov, en visite bien des années plus tard. "Il voulait voir où j'avais grandi. Ce quartier était digne d'un film. J'ai côtoyé le gangstérisme, la criminalité. J'ai dû compo- •••

Pour l'ex-international soviétique (33 sélections), "le Ballon d'Or est une récompense personnelle qui vous permet de savoir que vous avez fait quelque chose de votre vie".

Entouré de sa femme et son fils Valeri (ci-dessus) – en hommage à son coach Lobanovski –, Igor Belanov vivra à Kiev, de 1985 à 1989, ses meilleures années en tant que footballeur. En 1986, il y réalisera le triplé Coupe des vainqueurs de Coupes-Championnat-Supercoupe d'URSS avec le Dynamo (ci-contre). Seule ombre au tableau : la finale perdue (0-2) à l'Euro 88 face aux Pays-Bas (à droite), où le buteur ratera un penalty.

••• ser avec ces gens, apprendre à vivre avec eux mais à ne pas devenir l'un d'eux. Certains ont fini drogués, d'autres en prison. Le football agissait comme une stimulation, un moyen de m'élever." À ses 16 ans, son père – "une encyclopédie vivante du foot" – se tue dans un accident de moto. "C'est la tragédie de ma vie. Je me suis retrouvé seul avec ma mère. Tout reposait sur moi. J'ai pris la tête de la famille, j'ai dû travailler, comme tailleur de pierre, notamment, je construisais des balcons. Parallèlement, je me suis entraîné tous les jours. Pour que mon père voie, depuis les cieux, les hauteurs atteintes. Je regrette tellement qu'il n'ait pas constaté de son vivant que son fils était devenu le meilleur footballeur au monde."

Le Ballon d'Or du peuple, déjà !

La matérialisation de cette distinction, le Ballon d'Or, a beaucoup voyagé. Belanov a déjà changé deux fois sa boîte de protection. Tel un messager, et bien avant la formule choc de Karim Benzema, il en a fait l'objet du peuple. "J'essaie de le montrer le plus possible, surtout aux enfants." Le magnétisme opère à chaque fois, aux quatre coins de l'Ukraine. D'autant plus depuis l'invasion russe. Belanov prend son bâton (d'or) de pèlerin, emporte le trophée jusque dans les tranchées pour motiver les troupes, enfile des tenues militaires. En tant qu'ambassadeur de la Fédération ukrainienne, il apporte de l'aide humanitaire (médicaments, nourriture) et mise sur l'héritage, la transmission. "Il y a une fonction sociale, appuie un membre de la Fédé. Les dirigeants ont aussi fait appel à *(Oleg)* Protasov, *(Alexei)* Mikhaïlitchenko, *(Anatoli)* Demianenko et *(Oleg)* Blokhine *(Ballon d'Or 1975)*. Ils prouvent à la population qu'elle a des légendes à admirer." "Regardez, j'étais en première ligne, à Mykolaïv, hèle Belanov, en dévoilant des photos sur son téléphone. Je voulais détendre un peu les gars sur le front. Ici, avec les soldats à Kherson, sous un pont. Et là, sur la route en direction de Donetsk, aux côtés de la défense antiaérienne. C'est très important de leur accorder quelques minutes. Ceux qui défendent notre pays peuvent mourir à tout moment." Souvent, les yeux pétillent, enivrés par cette gloire nationale et cette boule qui scintille. "Je suis content si ça leur remonte le moral. Ils peuvent débrancher leur cerveau quelques minutes et sortir de l'horreur de la guerre."

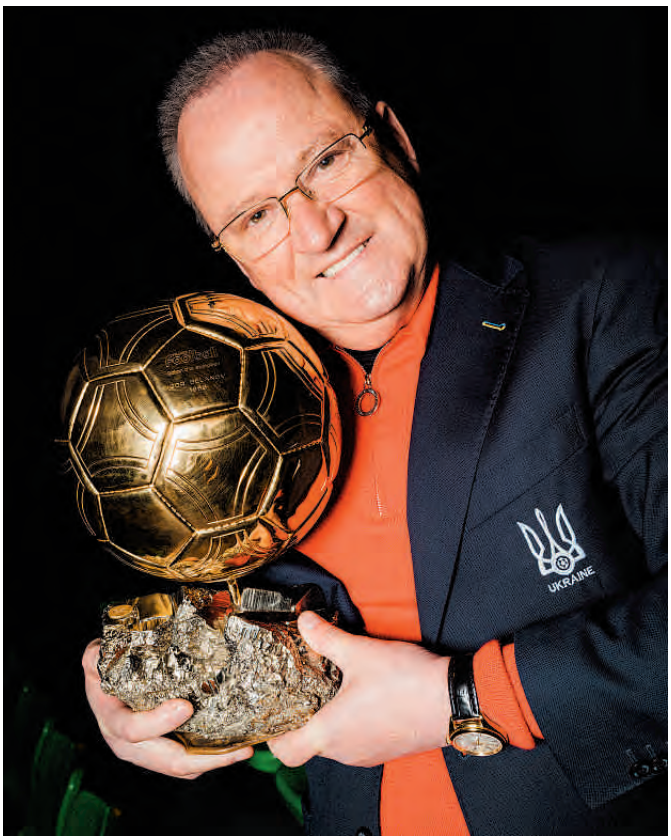
"Je regrette que mon père n'ait pas constaté de son vivant que j'étais devenu le meilleur footballeur au monde"

Quand il n'est pas en vadrouille, Belanov gère une entreprise florissante de commerce d'acier ("une affaire familiale"). Il a essayé la politique dans les années 1990, pour aider les autres localement. Il découvre des congénères qui visent l'enrichissement personnel et quitte ce monde "ingrat", lassé des critiques. Sa fin de carrière comme entraîneur-joueur du Metalurg Marioupol est une réussite, le club grimpe en deux ans de D3 en D1. Sa reprise du club de Wil, en 2003, un peu moins. Même s'il empoche une Coupe de Suisse, il braque les supporters et les partenaires ("Ils n'ont pas apprécié notre agitation productive") et se désengage.

Patriote, membre d'une unité de défense, Belanov reste un amoureux •••

Patrick Boutroux/L'Équipe - Collections L'Équipe

Deux jours après leur succès au Parc des Princes face aux Bleus (2-0) en éliminatoires de l'Euro 88, les Soviétiques Rinat Dassaïev, Alexandre Zavarov, Vassil Rats et Igor Belanov posent dans leur hôtel avec la une de *L'Équipe*. Une passation de pouvoir entre Michel Platini, triple Ballon d'Or, et son successeur, le natif d'Odessa, qui exhibe fièrement son trophée (à droite) depuis près de quatre décennies et n'hésite pas à soutenir ardemment les forces militaires ukrainiennes (à gauche).



"Grâce au Ballon d'Or, je vois des étincelles dans les yeux des gens"

••• d'Odessa, une sorte de Marseille à l'ukrainienne, soutient son entourage. "C'est ma ville, la meilleure cité sur terre, la capitale maritime de l'Ukraine, une perle sur la mer Noire. Je ne la quitterais pour rien au monde. J'y respire librement. Et, même si la guerre s'y invite, je resterai là-bas jusqu'au bout. Je viens du Sud, nous aimons les grands espaces, la communication, l'humour." Il chasse, pêche, cherche une connexion avec la nature : "Comme il est merveilleux de s'asseoir avec une canne à pêche, de penser, réfléchir, sentir le vent en naviguant." Il redoute les foules mais adore sympathiser avec de petits groupes de personnes, "où tout le monde fait attention les uns aux autres. Rien ne remplace l'interaction humaine."

L'Ukrainien garde espoir

D'ailleurs, il dispose d'une fondation et, depuis 1999, d'une école de football à Odessa (nommée Blokhine-Belanov). Les enfants l'adorent, font la queue pour voir son Ballon d'Or. "S'ils savent qui je suis ? Évidemment. Sauf une fois, où j'ai vécu un moment embarrassant. Un gamin patientait, debout, tout guilleret. En fait, il croyait recevoir la visite de son idole Dima Bilan *(un chanteur russe)*."

Belanov ne refuse jamais une photo, une conversation ("Je suis de la vieille école, j'ai des valeurs, je ne suis pas snob"). Il faut voir, ici à Chisinau, comme il se prête de bonne grâce, rieur, à un défilé de selfies, photos, signatures avec les invités de la réception d'anniversaire du vice-président de la Fédération moldave, Dragos Hincu, entre deux verres de vin et des bouchées de feuilles de vigne ou de kholodets (poulet en gelée). Il sympathise avec ce "peuple profondément bon et hospitalier", exhibe le Ballon de toutes les convoitises ("Je ne vais sûrement pas le cacher"). À une heure avancée de la nuit, il délivre encore à son auditoire des anecdotes en russe et promet de lever un dernier verre ("Na konia !") qui en appelle d'autres.

Il est bientôt temps pour lui de rentrer, par le poste-frontière Palanca-Mayaki-Oudobnoïe, au-dessus du fleuve Dniestr, seul point de passage entre la Moldavie et l'Ukraine en dehors de la Transnistrie prorusse. La réalité prête moins à sourire, avec des attaques de drones iraniens et de missiles sur des cibles civiles dans l'ouest de son pays. Le héros nomade distille une note d'espoir : "Grâce au Ballon d'Or, je vois des étincelles dans les yeux, je lis la joie sur les lèvres des enfants. De telles émotions prolongent ma vie." ⬢ **E. Bj.**

Igor Belanov
Né le 25 septembre 1960, à Odessa (URSS, aujourd'hui Ukraine). Attaquant. International soviétique (33 sélections, 8 buts).

Parcours
SKA Odessa (URSS, 1979-1980), Tchornomorets Odessa (URSS, 1981-1984), Dynamo Kiev (URSS, 1985-1989), Mönchengladbach (ALL, novembre 1989-janvier 1991), Eintracht Brunswick (D2, puis D3 ALL, janvier 1991-1994), Tchornomorets Odessa (UKR, 1995), Metalurg Marioupol (D3, puis D2 UKR, entraîneur-joueur, janvier 1996-1997).

Palmarès
Coupe des vainqueurs de coupe 1986 ; Championnats d'URSS 1985 et 1986 ; Supercoupes d'URSS 1986 et 1987 ; Coupes d'URSS 1985 et 1987 ; Championnat de D3 d'Ukraine 1996 ; Ballon d'Or 1986.

Jean-Claude Pichon/L'Équipe - DR

Nom Potskhveria
Prénom Zurab
Âge 64 ans

Pays Géorgie
Média *Sarbieli*
Club préféré Naples

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 26
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 12/26

"KVARATSKHELIA, LA PERSONNE LA PLUS POPULAIRE DU PAYS"

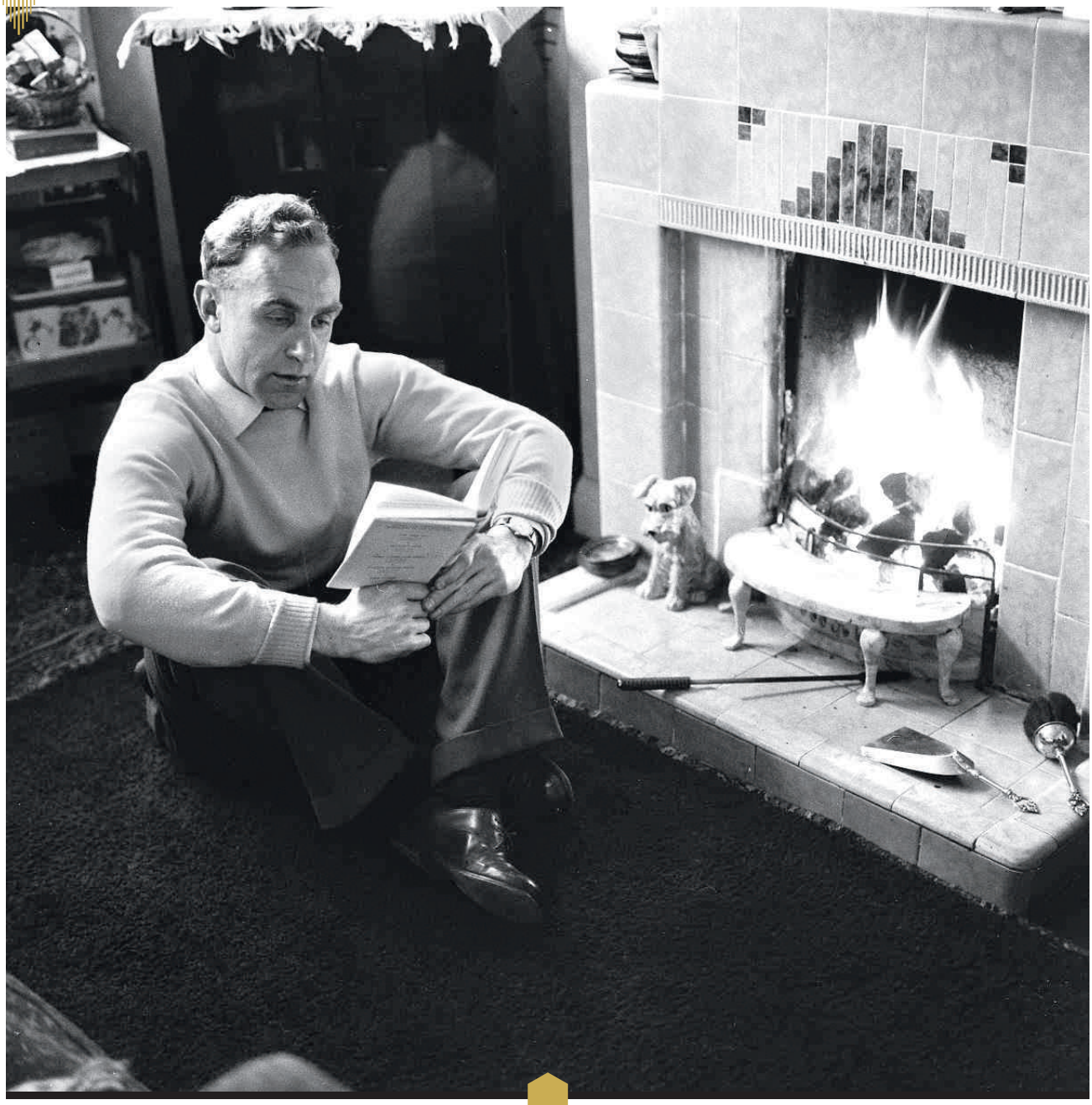
"Le Ballon d'Or est historiquement le plus beau prix. Je tiens à remercier *France Football* pour cette opportunité de participer à ce vote depuis 1994. Aujourd'hui, chaque organisation peut faire son propre trophée, mais cette récompense restera la plus importante et la plus juste. J'ai tendance à préférer les anciens joueurs de l'époque. Mais Cristiano Ronaldo et Lionel Messi auront leur place aux côtés des Pelé, Maradona, Cruyff... J'ai toujours donné ma priorité à Cristiano Ronaldo sur tous mes votes. Parce qu'il était meilleur dans différentes équipes alors que Messi a été si bon pour un seul club. Jusqu'à la dernière Coupe du monde, l'impact du Portugais sur son équipe nationale a longtemps été beaucoup plus important que celui de Messi avec la sélection argentine .

"J'espère un jour voter pour un joueur géorgien"

J'espère un jour avoir l'occasion de voter pour un Géorgien. J'en serais très heureux. Le football géorgien est vraiment riche en talent. Notre sélectionneur Willy Sagnol *(en poste depuis février 2021)* ne travaille presque qu'avec des joueurs entre 20 et 22 ans. Nous avons beaucoup progressé et maintenant nous pouvons essayer de rivaliser avec les meilleurs comme la Norvège, l'Espagne dans notre groupe de qualification à l'Euro 2024... Nous devrons faire nos preuves. Une qualification à l'Euro signifierait tellement de choses. Les Géorgiens se souviennent encore du goût des succès passés, comme en 1981 avec la victoire du Dinamo Tbilissi en Coupe des Coupes *(contre le FC Carl Zeiss Iéna, 2-1).* Tous les joueurs et l'entraîneur de cette époque étaient géorgiens. Ramaz Shengelia *(7e, 10 points),* Aleksandr Tchivadze *(8e, 9 points)* et David Kipiani *(11e ex aequo, 6 points)* ont été classés cette année-là *(sous les couleurs de l'URSS).*

Pour nous, ce n'est pas une surprise mais nous sommes fiers que Khvicha Kvaratskhelia perpétue cette grande histoire du football géorgien. Ici, il est un exemple pour les enfants. Ils sortent tous avec son maillot. Kvaratskhelia est déjà la personne la plus populaire du pays. Lors de chaque match à domicile de Naples, il y a un vol spécial de Tbilissi *(la capitale de Géorgie)* vers l'Italie. Tout le pays regarde ses matches avec Naples et la sélection. Il est tout à fait possible que Khvicha soit dans les nommés cette année, même s'il n'est pas en haut du classement car c'est sa première saison en Italie. Est-ce qu'il rêve de gagner le Ballon d'Or? Certainement qu'il pense être un jour le meilleur de tous." **Océan Fleutot**

Illustration Laura Acquaviva



HOME SWEET HOME

En cette fin 1958, Billy Wright, 34 ans, vit sa dernière saison sur le pré. Celui qui, durant toute sa carrière, de 1939 à 1959, a porté les couleurs de Wolverhampton aspire désormais au repos et à la lecture au coin du feu. Pro à 17 ans, ce défenseur, premier footballeur à atteindre les 100 capes en sélection, était l'un des hommes forts du football anglais d'après-guerre au même titre que Stanley Matthews, premier Ballon d'Or. Au point d'apparaître dans le classement des trois éditions inaugurales, de 1956 à 1958, et d'être le dauphin d'Alfredo Di Stéfano en 1957.

L'Équipe

L'ÉQUIPE

explore

exclusivité abonnés

à retrouver sur L'Équipe explore

▶ documentaire

Adios Diego

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

les créations et contenus originaux sur le site et l'application

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 11,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

*ALLEZ DE L'AVANT
MOVE FORWARD*
AVEC ANTOINE GRIEZMANN
MANGO